

René Lew,
avril 2020,
pour le colloque *Blanchot pas au-delà de Lacan ?*,
lysimaque,
prévu les 16-17 mai 2020.

Maurice Blanchot : le tournant de la *philia*

« C'est donc toujours par quelque franchissement de la limite, bénéfique, que l'homme fait l'expérience de son désir. Et en fait, comme d'autres avant moi l'ont articulé, c'est tout le sens de ce que Jones spécialement produit quand il parle d'ἀφάνισις [*aphanisis*], étant essentiellement lié à ce risque majeur qui est le risque tout simplement de ne pas désirer. Le désir d'Œdipe, c'est ce désir d'en savoir le fin mot sur le désir. Quand je vous dis que le désir de l'homme est le désir de l'Autre, quelque chose me revient dans l'esprit qui, je crois, chante dans Paul Éluard sous le terme du « dur désir de durer ». Ce *dur désir de durer* n'est rien d'autre que ce désir de désirer. »

J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960),
le 29 juin 1960.

Synopsis

* Thèse

* Introduction

La topologie du tournant et l'écriture de Blanchot

1. Discussion du tournant

* [Introduction]

* 1.1. Les *Chants de nuit* de Hölderlin, 1804, in *Taschenbuch für das Jahr 1805*

1.2. Le tournant entre Blanchot, Hölderlin, Heidegger

1.2.1. « La parole sacrée de Hölderlin », in *La Part du feu*, 1949

* 1.2.2. « Le tournant », in *N.N.R.F.* n° 25, janvier 1955

1.2.2.1. Le texte de Blanchot

1.2.2.2. Discussion de ce texte

1.2.3. « L'itinéraire de Hölderlin », in *L'espace littéraire*, 1955

1.3. Beda Allemann : « Le retournement natal dans l'œuvre de Hölderlin »

1.3.1. « Friedrich Hölderlin : le retournement natal », in *Hölderlin et Heidegger*
(2ème éd. originale, 1954), trad. fse 1959

* 1.3.2. « Le retournement natal dans l'œuvre de Hölderlin », 1958

1.4. Être et temps

1.4.1 M. Heidegger, *Approche de Hölderlin (Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung, 1951)*, trad. fse 1962

1.4.2. Pol Vandavelde, 1992

1.5. Jouissance entre *nexus* et *nadir*

1.6. Le retournement subjectal de la fonction Père

Françoise Dastur, *Hölderlin, le retournement natal*, 1997

2. L'amitié, la *philia* et l'Autre : ouverture sur *das Andere* et le tournant de l'Autre-position

3. Récursivité et récurrence, contournement et indiscernabilité, réversion : d'une jouissance à l'Autre

Conclusion.

Vocaliser la forme-sens de la « poématique » de Hölderlin dans les *Chants de nuit*

Thèse

J'opposerai la lecture par trop heideggérienne (somme toute bien peu poétique) de Hölderlin par Blanchot à la poésie même de Hölderlin organisée sur une assumption (et non un évitement) de ce que Ferdinand de Saussure a appelé, dans ses *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, « prendre la tangente ». Ce syntagme, je le conçois en bonne part.

En effet, ladite tangente — proche de l'*asymptotisch* de Freud que Lacan figure par l'hyperboloïde de son schéma I concernant Schreber et sa sortie de la psychose par et dans l'écriture — est à entendre comme la concomitance des après-coups rétro- et progrédients dont se définit la récursivité de la signifiante en ce qu'elle implique — par son équivalence à la coupure faisant passage entre elles — imprédictivité des fonctions et prédictivité des choses, dès lors dans leur continuité. Sur ce mode, Saussure oppose et lie en un complexe dynamique — au total chaotique — la figure vocale et la forme-sens. Démontrer la tenue de cette dialectique à partir du texte même de Hölderlin est nécessaire et ne se fera qu'en conclusion.

J'ai déjà développé cette littoralité de la langue¹ (et plus exactement de « lalangue », sous condition de redéfinir ce concept néologique de Lacan). Dans le même sens, j'ai déjà mis à l'épreuve de la poésie de Baudelaire cette thèse d'une opposition entre une lecture disjonctive, où la signification prime, et une lecture littorale de ce qu'on peut conjoindre en tant que forme-sens figurée vocalement, à partir de quoi est mis plus directement en valeur le chaotique du signifiant.²

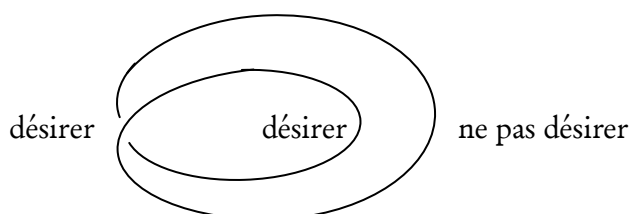
¹ R.L., « Joyce le littoral », publié en portugais, *Joyce-Lacan, o Sinthoma*, Jacques Laberge éd., Recife, et partiellement en français (sous le titre « La langue littorale ») dans *Che vuoi ?* n° 26, *La langue intime* ; repris dans R.L., *Littérature et psychanalyse*, Lysimaque, livre où je démontre en une approche développée au cours du temps en quoi la littoralité de la lettre selon Lacan se fonde d'un vide opératoire.

² R.L., « Schématisation, architectonique et/ou esthétique », in *Cahiers de lectures freudiennes* n° 35, *Poésie et psychanalyse*, Lysimaque, 2020.

Introduction

La topologie du tournant et l'écriture de Blanchot

Sûrement que la question de la psychose, comme elle s'est posée pour Hölderlin — qui a su soutenir dans l'écriture son désir de désirer (en une quadraticité somme toute asphérique) —,



est sensible dans ses poèmes en particulier et déjà ceux déclarés ineptes ou fous. Je soutiens, à l'encontre d'un tel rejet, que la position psychosée de quelqu'un le confronte à un réel de la structure du langage bien plus explicite dans ses œuvres écrites, comme celles de Hölderlin, que chez n'importe quel théoricien du langage. Et ce rapport à la psychose s'en trouve et rendu visible et atténué, sinon réglé, quant aux effets de celle-ci. Reste toujours à savoir si le poète exprime le manque dont, quant à sa position existentielle propre, il pâtit, et qu'il cherche à refonder d'une manière plus favorable — ainsi de ce qui contrecarre son désir —, ou s'il fait état de ce qui est déjà acquis. J'appelle favorable ce qui se présente asphériquement comme aliénation où l'évanouissement du désir reste toujours présent en tant que risque derrière un désir opératoire. Et c'est cette dualité dans la concomitance qui ouvre — dans la résolution de la tension qui s'en suscite — à ce que Lacan appelle sé-paration, au sens de s'engendrer soi-même.

Mais cet engendrement narcissique qui rompt dans l'aliénation reste de toute façon tributaire de celle-ci et se détermine en un rapport renouvelé de l'Un, dans son unarité de différence, à l'Autre comme totalité (une totalité en fait entamée par cet « Un-en-moins dans l'Autre »). C'est, à mon avis, toute la question de Hölderlin : cette asphéricité uniquement envisagée est-elle déjà active ou pas encore ? Encore faut-il ne pas passer à côté. Cela permet de comprendre les ambiguïtés des textes de Blanchot relatifs à Hölderlin, selon qu'il prend l'œuvre de celui-ci comme faisant état de sa raison mœbienne ou de sa déraison sphérique.

Et la *philia* vient là pour spécifier en des termes plus subjectifs un tel lien narcissique à autrui, mais aussi à la structure collective du monde.

Afin d'étayer l'opposition (en l'occurrence prédicative³) de deux modes de lecture des textes et des événements, je reprendrai celle de Blanchot en la confrontant à d'autres. Des théories antinomiques du *logos* soutiennent en effet cette approche, et je l'ai déjà analysée à partir du texte « *Logos* » de Heidegger (1951) traduit par Lacan.⁴

³ Mais, on le verra, je défends l'option inverse d'une continuité entre prédicativité et imprédicativité, sous un abord récursif.

⁴ R.L., « Ce que l'inflexion lacanienne de la psychanalyse doit à Heidegger : à propos du *logos* (Parain et Koyré *versus* Heidegger) », 2006, *La Part de l'œil* n° 21-22, *Esthétique et phénoménologie en mutation*, 2006-2007.

Je lierai donc ici, à l'appui de ma thèse, deux textes de Maurice Blanchot : l'article « Le tournant »⁵ et le petit ouvrage qui s'intitule *Pour l'amitié*⁶. Quarante-six ans séparent ces deux textes. Et pourtant, malgré qui plus est la distance apparente de leurs thèmes, ils ont partie liée. C'est ce que je chercherai à rendre probant de manière critique.

Mais auparavant quelques détours, précisément, sont nécessaires (1) pour situer brièvement l'écriture de Blanchot, (2) en particulier dans son lien à Heidegger. C'est en quoi d'ailleurs Hölderlin n'est pas un vain détour — car Blanchot s'y réfère explicitement à propos du « tournant », que je préfère reprendre pour ma part — dans la veine des exposés que j'ai effectués lors de ces colloques annuels de la lysimaque — comme « réversion ». Et cette question tout à la fois topologique, philosophique et poétique dépasse ces autres questions qui n'en sont que des abords politiques (impliquant par exemple un retour à/dans la patrie, comme fit cet autre à Ithaque).

Les effets sur la psychanalyse en sont marquants de Heidegger à Lacan⁷ au travers en particulier de Jean Beaufret. Sur le « tournant », suivant ici un long détour, je cite largement Lacan⁸ :

« C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme, comme le Christ a dit qu'eussent fait les pierres si les enfants d'Israël ne leur avaient prêté leur voix.

C'est aussi pourquoi la psychanalyse seule permet de différencier, dans la mémoire, la fonction de la remémoration. Enracinée dans le signifiant, elle résout, par l'ascendant de l'histoire dans l'homme, les apories platoniciennes de la réminiscence.

Il suffit de lire les *Trois essais sur la sexualité*, recouverts pour la foule par tant de gloses pseudo-biologiques, pour constater que Freud fait dériver toute accession à l'objet, d'une dialectique du retour.

Parti ainsi du νόστος [*nostos*] hölderlinien, c'est à la répétition kierkegardienne que Freud en viendra moins de vingt ans plus tard, c'est-à-dire que sa pensée, de s'être soumise à son origine aux seules humbles mais inflexibles conséquences de la *talking cure*, n'a jamais pu se déprendre des vivantes servitudes qui, du principe royal du Logos, l'ont conduit à repenser les mortelles antinomies empédocléennes. »

Le *nostos* est le terme grec signifiant le retour à la maison après un long voyage. Mais Lacan a raison de souligner, quoiqu'implicitement, que chez Hölderlin ce retour est (réversivement, dis-je) premier.

Et plus précisément, pour aussi poursuivre d'emblée avec Lacan, ce *nostos* est *Umkehr* chez Hölderlin, non sans lien au moins étymologique avec le renversement (*Verkehrung*) chez Freud.

« La structure de la phrase « Un enfant est battu » ne se commente pas simplement, elle se montre. Il n'y a aucune φύσις, qui puisse rendre compte qu'un enfant soit battu. Il peut y avoir, dans la φύσις, quelque chose qui nécessite qu'il se cogne, mais qu'il soit battu, c'est autre chose ! Et que ce fantasme soit quelque chose de si essentiel dans le fonctionnement de la

⁵ *La Nouvelle Nouvelle Revue Française* n° 25, janvier 1955.

⁶ Éd. Farrago, (décembre) 2000.

⁷ R.L., article cité de *La Part de l'œil*, ici note 4.

⁸ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », *Écrits*, p. 518-519. Je ne discuterai cependant pas ici des liens de Hölderlin à Empédocle.

pulsion, j'ai démontré devant vous — à propos de la pulsion scopophilique ou à propos de la pulsion sadomasochique —, que c'est *tracé*, que c'est *montage*. Tracé, montage : grammatical, dont les inversions, les réversions, les complexifications ne s'ordonnent pas autrement qu'en l'application diverse de divers renversement (*Verkehrung*), de négations partielles et choisies ; qu'il n'y a d'autre façon de faire fonctionner la relation du « je » en tant qu'être au monde, qu'à en passer par cette structure grammaticale qui n'est pas autre chose que l'essence du ça. »⁹

Je voudrais souligner plutôt le terme de « réversion » qui implique pour moi une structure asphérique, quand le renversement peut aussi bien être sphérique (selon un retournement en doigt de gant comme l'implique la réversibilité de l'esthétique transcendante, mais le poète Hölderlin dépasse (*aufhebt* peut-être) la philosophie de Kant¹⁰).

Je vais donc a priori, dans cette introduction, déblayer le terrain.

La *vaterländische Umkehr* de Hölderlin, qu'on traduit depuis Blanchot par le « retournement natal » (plutôt qu'un « retour à la patrie » — *Vaterland* = patrie, le pays du père), est pour moi un « retour » des extensions au domaine (*Land*) intensionnel que Freud mythifie et met en scène comme fonction Père (dis-je), Père primordial, dans *Totem et tabou*. La biographie de Hölderlin aidant, on peut dire que ce passage réversif d'extension objectale en intension proprement fonctionnelle¹¹ peut être souligné pour les deux raisons que j'ai déjà évoquées :

— soit pour éviter poétiquement (le réel de) la psychose,

— soit pour en sortir par la poésie, sans pour autant délirer (Freud, je le rappelle, prend le délire comme une tentative de guérison). Parallèlement, avec le temps la forme-sens des poèmes de Hölderlin devient cryptique. Dans les deux cas le style de Hölderlin peut être considéré comme marqué par ce que la psychose aura imprimé sur son langage (syntaxe et lexique associés). C'est sûrement ce qui a attiré Heidegger. Mais je renvoie à un autre texte l'étude de l'analyse de Hölderlin par Heidegger.¹²

(Quoi qu'il en soit un travail de poétique sur Hölderlin demanderait d'étudier la prosodie et le rythme de ses poèmes (en allemand, bien sûr, et selon les époques de sa vie) en lien avec leur contenu de sens. Je ne saurais le produire ici, de manière fondée, même si j'en dis un mot en conclusion.)

Mais, contre toutes les interprétations se voulant psychanalytiques de Hölderlin comme psychotique¹³, je pense que l'étagage de la position narcissique nécessaire à une mise à distance de la psychose (une mise à distance pouvant éventuellement passer par le délire ; Freud : les délirants « aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes »¹⁴), implique une bascule (ou

⁹ J. Lacan, *La logique du fantasme*, le 11 janvier 1967, éd. M. Roussan, p. 91.

¹⁰ Voir R.L., *Réviser l'esthétique transcendante*, séminaire à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, 2008-2009, et R.L., « *Les Ménines* ou la représentance de représentation », *La Part de l'Œil* n° 25-26, 2010-2011, *L'art et la fonction symbolique*.

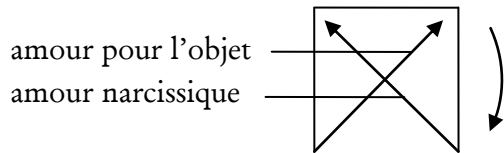
¹¹ Je l'entends même comme « concomitance », telle que je l'ai déjà soulignée. Si on disjoint les termes de celle-ci, on peut assurément repartir de l'évidence de l'extension pour « revenir » à l'évidement intensionnel.

¹² R.L., « Heidegger faux poète, faux prophète », décembre 2017-février 2018, repris dans R.L., *Heidegger contre la langue, contre la philosophie, contre la psychanalyse*, Lysimaque. Le livre de Allemann, *Hölderlin et Heidegger : Recherche de la relation entre poésie et pensée*, P.U.F., est ici une référence.

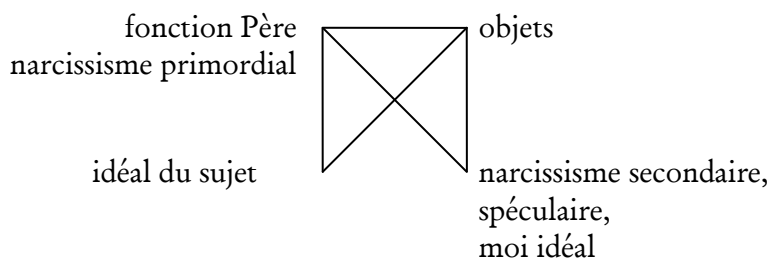
¹³ Par exemple, Christian Vereecken, dans *Analytica* 36. Voir aussi J. Laplanche, *Hölderlin et la question du père*, rééd. Quadrige, P.U.F.

¹⁴ S. Freud, Manuscrit H, « Paranoïa », in *Lettres à Fliess*, reprises en trad. fse initialement dans *Naissance de la psychanalyse*, P. U. F., 1969, p. 101.

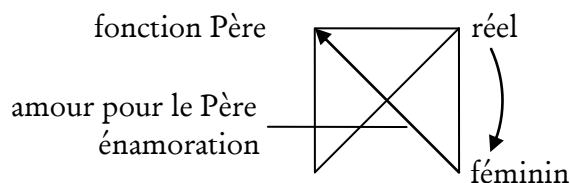
peut-être une bifurcation, voire un tournant) de l'amour pour l'objet (*Objektliebe*) à un amour pour le Père (énamoration, *Verliebtheit*, amour narcissique chez Freud, version vers le Père chez Lacan, vers Dieu en quelque sorte).



Notons que la position narcissique du psychotique dans l'énamoration, emphatisée de principe et exacerbée comme belle âme, simplement reconnue mais non encore opératoire, cherche à le faire transiter de la féminité du moi idéal à la fonction Père, laquelle implique sous cette métaphore le narcissisme primordial. Sur la base des données de l'« Introduction du narcissisme », on peut spécifier ainsi les postes du quadrangle modal :

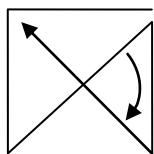


dont la gravitation de la fonction de ces éléments dans la structure est une voie de sortie essentielle de la psychose, *via* le délire. C'est ce passage par le féminin dans l'énamoration (l'amour narcissique) qui a conduit Freud à parler d'homosexualité comme cause (et non plus sortie par la contingence) de la psychose.

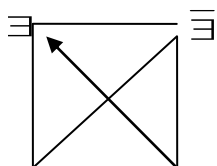


C'est là un mode de passage d'une catégorie (réelle) de l'Autre à une autre catégorie (imaginaire, d'où les délires et les hallucinations) pour en étayer l'unarité fondatrice du symbolique dans un non-fondement (un vide opératoire).

Cette version nécessaire vers le Père renverse l'ensemble du fonctionnement de ce schématisme, selon la voie eulérienne suivante :

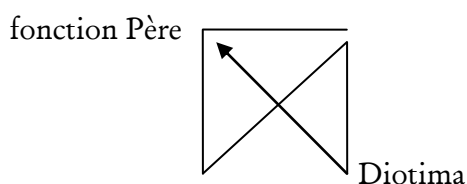


où le Père n'est *a priori* qu'une fonction existentielle démarquée du réel en tant, celui-ci, que fonction néanmoins signifiante d'inexistence.



Or, à suivre un tel chemin, faire aboutir le sujet à cette structure d'absence (le Père a été tué) présentifiée (et de là le Père a été ingurgité, assimilé) signifie pour ce sujet le retour déconstructif des extensions (réelle et impossible, imaginaire et contingente, symbolique et possible) sur ce « pur » symbolique nécessaire de la fonction Père dont je développe largement par ailleurs la récursivité en termes de non-fondement passé à sa raison fondatrice (comme présence de l'absence), de manière qu'un non-rapport dont le sujet pâtisse se traduise en rapport.

La fonction Père implique ainsi la pulsion de mort en tant, pour moi, qu'existentielle — par exemple depuis la position de Diotima pour Hölderlin,



cet objet d'amour, devenu si essentiel (aussi comme personnage d'*Hypérion*) que sa mort fit sûrement basculer Hölderlin dans une psychose extériorisée.

Sur ce mode d'un retour vers le Père, l'*Umkehr* n'est pas ratée. Les poèmes réunis en tant que *Chants de nuit* sont des poèmes rêvés, je pense, d'où ce que leur forme-sens rend cryptique, l'inconscient y surgissant à fleur de texte. Et c'est pourquoi leur publication les a fait qualifier d'ineptes par l'essentiel de la critique, comme la mise en vers allemands des tragédies de Sophocle, dont *Œdipe*, a fait qualifier de « fou » l'auteur de cette traduction.¹⁵ Et pourtant...

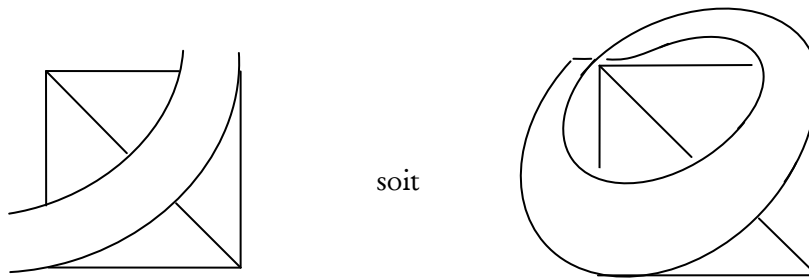
¹⁵ Il faut absolument lire les « Remarques sur Œdipe », in La Pléiade, p. 951 *sqq.*, où Hölderlin dit, à mon avis très clairement, ce que je soutiens ici en termes de récursivité. Rien de moins fou ni de plus conscient que ces Remarques que j'invite le lecteur à lire *in extenso* et où, comme l'indique une note de Philippe Jaccottet, chaque mot serait à commenter, car tous les mots y sont pesés, calculés l'indique Hölderlin. (Voir Lacan sur le *mené, mené, tekel oupharsin.*)

Ce que la psychotisation fait ressortir, à mon avis, c'est une vérité de l'inconscient — et sa structure — à la dire souvent sans fioriture ni masque, de manière accessible, sauf aux tenants du prédicatif et d'une fausse idée du collectif ramené à l'uniformisation de la masse.¹⁶

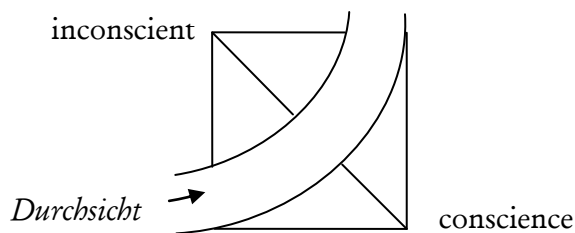
Je saute de là à une partie de la conclusion : la *philia* ne peut en être qu'asphérique et définie selon les choix inhérents à ce que Lacan en avance dans « Le temps logique... ».

*

Aussi je reviens sur le *Vaterland* — en insistant à cette occasion sur la structure de coupure que ce mot met par lui-même en œuvre et que mettent en évidence les écrits de Blanchot en ce qu'ils impliquent chez Hölderlin une crise (comme coupure) et de là un regard « critique » autrement fondé qu'il pouvait l'être précédemment. Ce regard transperce en effet la structure¹⁷ des poèmes de Hölderlin¹⁸ qui s'y prêtent bien.



La bande diagonale du schéma borro-projectif est ainsi un *Durchsicht*, un regard perçant, ouvert sur l'inconscient.

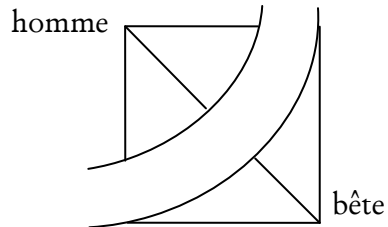


¹⁶ C'est d'ailleurs là, en particulier au travers du rapport à Créon, ce que mettent en jeu les tragédies de Sophocle.

¹⁷ Je passe là au schématisme que je dis borro-projectif (et nœud borroméen et plan projectif associés), comme explicitation des figures quadriques précédentes. On en verra le bien-fondé dès le § 1.1.

¹⁸ Hölderlin lui-même en parle, sous le terme traduit par Fedier de « césure » dans ses Remarques.

Mais par là-même ce regard fait lien entre les opposés rendus indiscernables que sont fondamentalement la récursivité de la signifiante et l'ontologie des choses ; cela se présente chez Hölderlin, comme avec le centaure Chiron qui est à la fois homme et bête,



comme le *Vaterland* peut se dédoubler en Père (*Vater*) et espace, champ, domaine spatial (*Land*).

Tout le travail de Freud, son œuvre durant, a consisté à faire la part de la conscience et de l'inconscient, néanmoins noués, et concomitants, sauf, à mon avis, dans la psychose.

*

Ce texte-ci est le troisième volet d'une étude sur le lien de la poésie à la topologie et au chaos. Il fait suite à

— mon intervention au colloque de Dimensions de la psychanalyse sur « Poésie et poétique de la psychanalyse » en octobre 2019¹⁹, et à

— l'exposé de dynamologie au colloque de la lysimaque sur « *El estallido*, la récursivité comme éclatement de l'univers du discours et imprédictivité du lien entre les jouissances », février 2020²⁰.

*

J'en viens à Blanchot. Sa lecture me laisse toujours un goût amer de désillusion, désappointement, un goût de nihilisme chez lui comme peut-être chez ceux qui l'encensent.

« La rencontre de Blanchot a toujours un avant-goût d'île déserte dans un monde où déjà tout le reste aurait disparu. »

G. Bataille, 18 octobre 1952, Carnet 11, *Gramma* 5,
Lire Blanchot II, p. 11.

¹⁹ Voir R.L., « Schématisation, architectonique et/ou esthétique », in E. Tenenbaum, R. Lew, *Poésie et psychanalyse, Cahiers de lectures freudiennes* n° 35, Lysimaque, 2020.

²⁰ Publié en espagnol, « Théorie de l'acoupage et du morcellement », repris dans R.L., *Dynamique et chaos en psychanalyse*, Lysimaque.

*Gramma*²¹ parle à cet égard d'un « mouvement d'émersion/immersion productif de plus-value critique », contredit par « l'ouvrir à ses limites » — c'est bien ce dont il s'agit dans ce texte-ci. Mais je dirai les choses autrement — et c'est d'autant plus facile à effectuer en s'appuyant sur un discours critique —, et en questionnant au-delà : y a-t-il plus-de-jouir, pour le lecteur, à lire Blanchot ?²² Je m'en tiendrai — dans les deux axes liés de mon titre-annonce : le tournant et la *philia* — à ces questions rapportables les unes aux autres qui se donnent d'emblée comme limite (un point limite est une relance) et ouverture. C'est un tournant façon bande de Möebius — contredit par un tournage en rond. La récursivité en l'affaire tient au retour nécessaire, et constitutif de la jouissance, du plus-de-jouir sur celle-ci.

Et le contournement dont je parle, à propos de la bande de Möebius du schéma borro-projectif, n'est pas qu'un jeu de « renversement des contraires », c'est de leur mise en continuité qu'il s'agit. Je reprendrai pour ce plan projectif la formule « C'est une sphère infinie dont le cercle est partout, la circonférence nulle part. »²³

Ma question en devient donc : la négativité de Blanchot est-elle avant tout forclusive ou fait-elle place à du discordantiel ? Je crains que chez lui la balance²⁴ ne penche pas pour le discordantiel.

Dans le courant des colloques philosophiques et littéraires précédents, organisés par la lysimaque, je développerai donc aussi en m'appuyant sur ses textes la mauvaise orientation que Maurice Blanchot prit dans son domaine politico-littéraire. Ou, plutôt qu'« orientation », mieux vaut parler d'orientabilité. Deux exemples succincts, donc, chacun soutenu d'un texte : (1) « Le tournant » et (2) *Pour l'amitié*. Je considère que Blanchot a fait un choix topologique inconscient fondé d'orientabilité (sphérique, apophantique, prédicative...) plutôt que celui d'une inorientabilité (asphérique, modale, imprédictive...). Sûrement qu'on pourra m'objecter des textes de Blanchot « asphériques ». Mais je m'en tiens à mes deux exemples.

*

Le tournant de la *philia*. Avec cet intitulé je rapporterai l'un à l'autre, sinon deux concepts, du moins deux notions ou ne serait-ce que deux centres d'intérêt de Blanchot. Le tournant a trait à l'orientation que Heidegger impose à Hölderlin à propos de la *vaterländische Umkehr* (l'on verra comment je traduis ce syntagme) et la *philia* met en jeu expressément pour Blanchot, l'amitié, peut-être au détriment des autres fonctions qu'implique ce terme. Et ce n'est peut-être pas pour rien, relativement à cette compréhension de Blanchot, que Lacan se refuse à suivre Aristote sur cette question de la *philia*.

²¹ *Gramma* n° 3/4, *Lire Blanchot*, 1976.

²² À ce propos, je dirai que trouver un plus-de-jouir à lire Hölderlin m'a demandé cinquante ans de cheminement théorique pour qu'un transfert (un mode de *Vertretung*) le rendant lisible s'en organise. Pareil à propos de Joyce.

²³ Dont l'auteur est inconnu, bien antérieur à Pascal qui l'utilise pour Dieu : Empédocle, Hermès Trismégiste, Giordano Bruno...

²⁴ Voir « l'équilibre » dont parle Hölderlin, toujours dans sa *Remarque sur Œdipe*, *loc. cit.*, p. 952.

J'inscris donc cet exposé dans deux lignes d'élaboration, l'une reprenant en termes de schème que je dis borro-projectif des œuvres littéraires et philosophiques, l'autre insistant pareillement sur le lien de la poésie à la topologie et la logique.

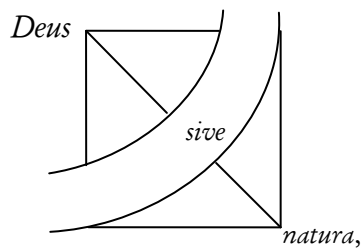
1. Discussion du tournant

Le terme de « tournant » peut prendre plusieurs sens : bifurcation, tour, contournement. La plurivocité du mot s'inscrit soit dans une circularité sphérique, soit dans une moëbianité asphérique, non sans lien entre ces deux orientations. Tourner sur soi, contourner, circonvenir, faire des détours, renverser, moduler un propos... Les acceptions sont multiples et je ne veux pas en systématiser la reprise. Mais les usages du verbe « tourner » peuvent être transitifs comme intransitifs.

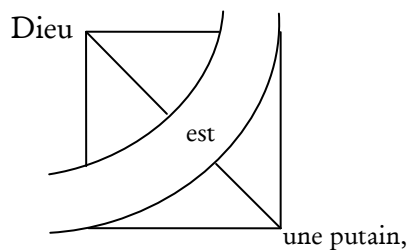
Suite à divers exposés que j'ai réalisés, surtout comme je l'ai dit lors de colloques de la lysimaque, je trouve de multiples appuis dans la littérature et la philosophie pour défendre la fonction du contournement, *Umgebung* chez Freud²⁵, entre éléments opposés dans la structure.

Ce fut le cas avec

— Spinoza :

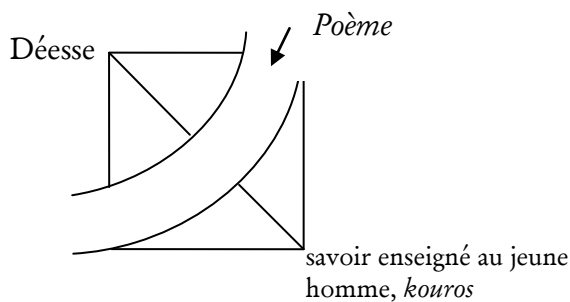


— Bataille (à partir de *Madame Edwarda*) :

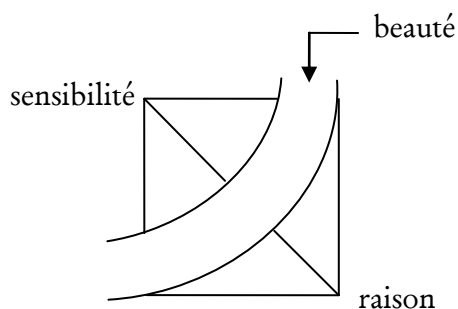


— Parménide :

²⁵ R.L., « Le contournement dans la psychanalyse », 2015.

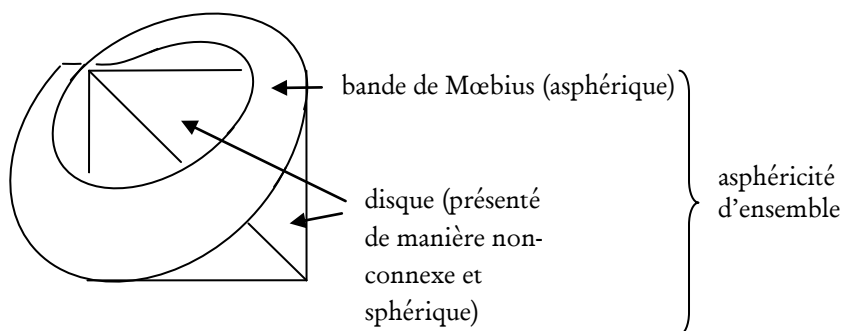


— Schiller :



Avec Blanchot, vient la question : Heidegger, s'attachant à décrypter Hölderlin, admet-il ce contournement asphérique ou tient-il à une opposition sphérique ?

Je parle d'asphéricité, parce que les figures précédentes résument un schématisme liant le nœud borroméen à trois consistances au plan projectif surface immergé en *cross-cap* à partir d'une bande de Möbius simple. (Un plan projectif, y compris troué en bande de Möbius, se définit par son inorientabilité asphérique globale.)

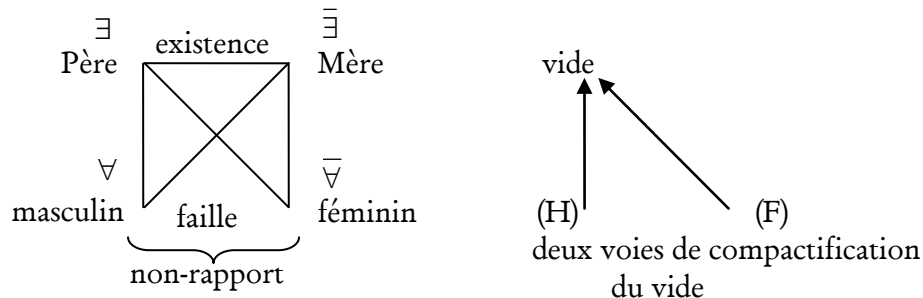


Ces deux pattes d'oie, valant, si on l'admet, des triskels, sont alors raboutables en nœud borroméen, sous condition d'un raboutage éventuellement décalé pour tenir compte de la gyrie scalaire de chacun de ces triskels, venant en parallèle ou en symétrie (en étant alors opposés).

C'est là que le « concept » (Allemann) d'*Umkehr*, à partir de Hölderlin, dégage l'asphéricité, avec laquelle nous vivons au mieux²⁶, de la gangue sphérique où de mauvaises interprétations l'ont englué.

1.1. Les *Chants de nuit* de Hölderlin

Dans son introduction aux *Chants de nuit* (*Nachtgesänge*)²⁷ de Hölderlin, Philippe Marty traduit deux fois différemment *vaterländische Gesänge*²⁸ : « chants patriotiques »²⁹ (p. 13) et « chants de la *terre-père* »³⁰ (p. 58). C'est cette seconde traduction, mot à mot pour le coup, que je voudrais souligner pour introduire à la question du « tournant » chez Blanchot, car il s'agit précisément alors de la « *vaterländische Umkehr* », tournant, voire retournement natal (!) comme c'est dit communément.³¹ Je précise immédiatement que « terre-père » présente ce côté *a priori* inassimilable que l'on pourrait reprendre selon la combinaison « mère-père ». Ce lien œdipien particulier spécifie ce que Lacan reconnaît comme existentiel, permettant au sujet de contourner ce qu'il aura inclus en lui-même de clivage sous la forme de la faille (structurale) du non-rapport entre les sexes. Car ces derniers ne sauraient entrer directement en rapports structuraux du fait d'être équivalents vis-à-vis de la récursivité de la signifiante, métaphorisée en Père primordial. Cette équivalence correspond en définitive pour Lacan dans *Encore* aux deux accès possibles à cette récursivité de la fonction Père, valant compactification du vide lui-même.



Je dis donc que ce syntagme « père-mère » permet de contourner la différence, sinon l'opposition, du masculin et du féminin dans la structure. Un lien est possible de la faille (*Winkel*, au sens où cette faille dépend d'un coin enfoncé) à son contournement ou, en sens inverse, de la faille permettant le contournement des opposés à ces opposés eux-mêmes comme l'intègre en sa nature double Chiron, *diphuès*, comme le *strophê* grec (la strophe) implique allée

²⁶ Au sens conjoint de « vivre » et « virer », prendre un virage.

²⁷ F. Hölderlin, *Chants de nuit*, éditions grèges, collection lenz.

²⁸ Appellation tirée d'une lettre à Wilmans de fin décembre 1803 pour l'almanach annuel qu'édite celui-ci sous l'intitulé *Taschenbuch* (Livre de poche).

²⁹ *Vaterland* = patrie.

³⁰ *Vater* = père, *Land* = terre.

³¹ Par exemple Françoise Dastur, *Hölderlin, le retournement natal*, encre marine.

et venue, retournement, retour amont. Et c'est en quoi, suivons Hölderlin, la poésie est naissance.

« C'est radicalement différent du ressaut ou résultat de Hegel, il ne peut jamais s'agir, pour le poème, de retourner, pour finir, dans le commencement, de regagner la maison : *Heimkunft*. Rentrer et triompher, c'est impie ; mettre la main sur (*fassen*), croire égalier (*gleich*) le dieu (*La Migration*, dernière strophe ; *Fête de la paix*, str. 5-6). La naissance n'est pas une maison, la source rejette au loin le nouveau-né. « Je nais » : voix moyenne, aoriste, et ce qui naît est du neutre : *das Geborene*. La naissance ne se fréquente qu'à la voix moyenne, à l'aoriste, au neutre. Il ne faut pas : ni mettre la main sur le dieu (croire qu'on reste, qu'on a gagné), ni pleurer sur soi-même (croire qu'on a perdu). Naître dans l'ouvert jette le poème dans l'oubli : *Vergessen*. Oublier, *Ver-gessen*, c'est rater la prise, le *An-fangen*, c'est ne pas cesser de la rater, la rater de manière itérative ; l'esprit « aime l'acte vaillant d'oublier » (*Pain et vin*, dernière strophe), il aime les colonies » (p. 68).

De cet ensemble, je retiens « rater la prise » qui est début (*Anfang*). Par là, rater implique une ouverture que ne saurait présenter l'aboutissement d'une réussite. Je pense ici à la passe (et j'y reviendrai à de multiples reprises) : ce n'est pas un examen qui demanderait, toutes conditions étant remplies, de répondre comme il convient. La passe, c'est l'ouverture sur une fin première, qu'est la réduction à l'objet *a* et de celle-ci le passage à une réactivation de la signifiante unaire *S*₁. Fin première, parce que c'est d'emblée que l'analyste sait qu'il sera conduit à être éjecté en tant qu'objet *a*, comme il le fit de son propre analyste. Et c'est là un hiatus : de ce vide doit se déterminer une jouissance donnée (comme venant) *encore*, et l'on ne saurait jouir d'un plein, lequel rassasie... jusqu'à plus soif, et donne un coup d'arrêt à ce qui devrait persister.

« Chaos, Béance, Hiatus » : « l'ouvert est toujours ouvert » (p. 61), pas d'alternance d'ouvert et de fermé. Avec Hölderlin nous ne sommes pas dans le propos que Lacan développe dans « Position de l'inconscient ». D'où ma question : comment s'organise le passage du non-rapport au rapport qu'est la terre-père ? « De Hiatus sort le « restant du lieu » » (p. 65). C'est ce que par ailleurs j'ai appelé « l'émergence de la fonction [ici : être prêt, attentif, pour s'élancer, *ibid.*] en symptôme », où symptôme est à prendre avant tout en bonne part.³² La fonction, c'est le Père, et c'est sa récursivité (à le faire dépendre de ce qu'il induit), qui fait Hiatus.

Je cite Hölderlin, selon Philippe Marty (p. 74) :

« Le concept des Centaures est probablement celui de l'esprit d'un fleuve en tant qu'il trace voie et frontière, avec violence, sur la terre à l'origine sans chemins et croissant vers l'amont. »³³

Voilà la récursivité : « à l'origine sans chemins » — pour moi : libre d'en tracer, affaire d'hypothétique — « et croissant vers l'amont » — c'est l'après-coup rétrogrédient dont se soutient la récursivité de la signifiante dont le temple est un attracteur étrange où le flux de la signifiante est « un fleuve en tant qu'il trace voie et frontière ». Dans mon vocabulaire : dérive (voie) et flux du fleuve, dérivation (obstacle, frontière) du frayage antérieur contraignant le flux. Marty : « Ce travail formidable (...) a consisté à se détourner [!] impétueusement de l'origine, car à l'origine la terre est sans chemins et, croissant, elle croît vers la source (« *aufwärts* », vers l'amont) » (*ibid.*). D'aller en aval n'empêche pas de croître en amont. Marty précise : « le fleuve

³² R.L., *Émergence des fonctions subjectives en symptômes*, Lysimaque, 2020.

³³ Hölderlin, en commentaire des neuf fragments qu'il traduit de Pindare.

rompt la source, il est « *Entspringen* » [...] » (p. 75). Et c'est par la voie de cette émergence de la coupure à la source que le fleuve fléchit (modalise, modélise, templétise...) le pays, la Mère : *das Land biegen* (Stuttgart, v. 62).

« La source est la non-fléchie. Le pays du Père, *Vaterland*, ce n'est pas la source. C'est une énigme : c'est à la source, c'est là où le chant doit être, qui croît amont, c'est là où il reviendra [...] » (p. 75).

Mais Chiron se distingue des autres Centaures : il aime, aide, soigne, éduque tous les hommes. J'en passe la liste. Il donne sa vie pour sauver.

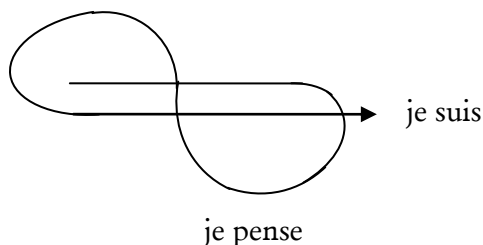
« [...] il est le chanteur de nuit, et le chanteur est rempli de l'esprit du fleuve, à l'instant où il « sort dans la vie » (*Ingénuité*) : « *gewaltig* », farouche, mais aimant que tous se rassemblent. Sorti brutalement d'Un, « destiné à Un », le chant trouve le peuple, tous, la colonie, le dieu commun [,] à savoir la communauté » (p. 75-76).

Heidegger n'a retenu que la communauté, pas le passage de l'un au tous, ni la séparation : moitié-moitié, en tout cas pas la rétrogrédience asphérique ni la continuité des opposés. De là son erreur sur l'*Umkehr*.

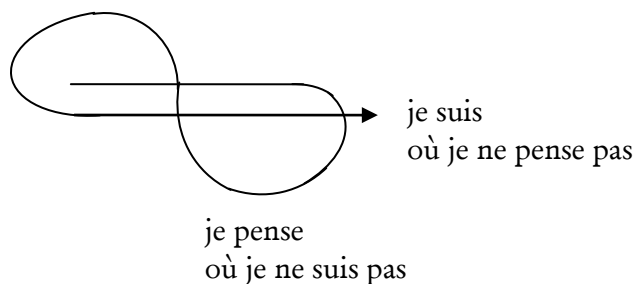
Pindare dit Chiron « *eurumedôn* » (p. 76), « qui règne au loin » (Hölderlin : *weitwaltend*).

« L'épithète apparaît, dans le vers de Pindare, entre Ouranos et Cronos, noms propres. Chiron, Cronos, Ouranos brillent, noms propres, mais que disent-ils ? « *Eurumedôn* » : nom propre de nuit, on n'y aurait pas pensé si Chiron vivait encore. Mais il est mort, nous le pleurons : l'ode de Pindare commence par regretter que la terre ne porte plus le guérisseur universel. « *Nachdenkliches—Licht* » (début de *Chiron, Chants de nuit*, 1) : si la lumière ne manquait pas, on n'aurait pas pensé, non plus, à l'appeler de ce nom : « *Nachdenkliches* » [pensé-pensant par après]. « *Eurumedôn* » : le verbe est « *medô* » (latin « *medeor* »), contenir dans la juste mesure, régner, s'occuper de, *penser* ; la racine, « **méd-* », veut dire : mesurer la terre en marchant, arpenter — ce qu'ont fait les Centaures, les fleuves, sur la terre sans chemins et croissant amont » (p. 76-77).³⁴

Descartes, et surtout le Descartes de Lacan (*medeor*, in *La logique du fantasme*, séance du 22 février 1967), acte cette récursivité entre je pense et je suis. De là encore l'attracteur étrange — qui, à mon sens, permet de comprendre bien mieux le « ou je ne pense pas, ou je ne suis pas », à en mettre les termes en continuité par voie négative :



³⁴ Voir l'interview de Valère Novarina, *Littérature* n° 176, 2014/4 : Dieu ne vaut que dans son « niement », p. 18.



mais l'ensemble est bien « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ». L'existence est signifiante, unaire, c'est le fleuve de Hölderlin, dont le flot ravine son cours entre deux rives telles que le signifiant, binaire, y dévoile la pensée en arrêtant un temps le flux, entre deux. Et la traduction est cet entre-deux, traître, trahissant son devenir en en fixant une simple étape.

« Traduire est une brutalité, mais la sortie brutale, quand elle sort de la source ouverte, quand elle a commencé par y être et s'en va à l'étranger, vaillamment, se détournant et entrant dans la nuit de la colonie — ne peut que rentrer un jour : *vaterländische Umkehr* » (p. 77).

J'en prolonge le raisonnement en citant toujours Marty :

« [...] Hiatus est toujours ouvert³⁵, Chaos fournit incessamment la mesure, une fois et toutes les fois. Le nom allemand « *Mal* » (« fois ») sort de « **mêd-* ». La fois mesure. Comment ? Quel intervalle ? Quelle fois ? Première fois, deuxième ? Il n'y a pas de première fois et pourtant c'est elle qui mesure, les fois suivantes sont par rapport à elle. La fois surpasse le temps, comme l'origine le fleuve. C'est pourquoi il ne faut pas se lamenter comme le rossignol : rien n'est perdu ; même la nuit, le dieu d'Origine est proche. Est-il à venir ou advenu ? Il est l'arriver, *adventus* ; chanter l'avent, c'est chanter de nuit, mais la terre du Père n'est (habitable) que dans la deuxième fois, le retour, strophe, *Umkehr*, car la première fois n'est que Béance. La fois est « *nachdenklich* », elle pense d'après la première, l'Un, elle s'appelle nécessairement « *Nachdenkliches* », l'adjointe, l'épithète » (p. 77-78).

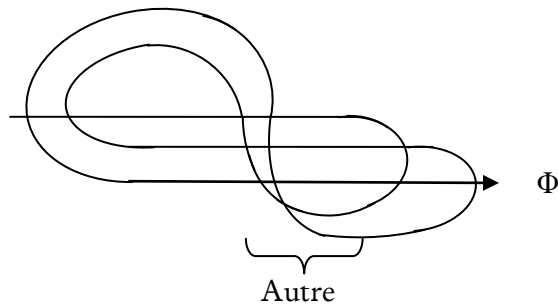
L'avent, c'est le *soll Ich werden* de Freud, associant clairement le *sollen* impératif au *werden* qui est cet *Eyeh Asher Eyeh* sur lequel on se méprend — au moins depuis les Septante.

« L'Un veille ; il trace les chemins de chacun, les voies des fleuves (*Le Rhin*, str. 12). L'Un (Phusis, Naître, Hiatus) se fait les chemins, voix moyenne. Alors, quand impétueux le fleuve et le chanteur se ruent en avant et lâchent la prise originelle, ils ne sont pas ailleurs, ils y sont encore, et le chant peut jubiler, fréquenter. Voix moyenne : elle est le hiatus entre l'actif (ruer, cultiver loin) et le passif (rester auprès). « *Nachdenklich* » est une voix moyenne : le chant pense à ce qui pense et se pense, le chant est pensé » (p. 79).

À quoi je ne peux m'empêcher d'ajouter : récursivité. Mais ce domaine de la puissance se particularise d'être en puissance (*Vermögen*, irrésistiblement je pense à Dora et à sa tentative symptomatique de construire un attracteur étrange³⁶ dont les apories soient supportables), il n'empêche pas l'amour (*ibid.*). Car avec un attracteur étrange — comme je le templétise —,

³⁵ « [...] aoriste en deux temps : ce qui, comme ça, commence toujours [...] » (p. 77).

³⁶ Dora met la question phallique à la remorque de l'Autre (dont participent les manœuvres des trois autres protagonistes de cette histoire oedipienne) et son rapport au père passe en particulier par l'équivoque *Vermögen* : puissance (financière et sexuelle, fortune : bonne fortune) et impuissance (sexuelle, être infortuné sexuellement) associées, comme le sont la puissance de la signifiante et l'impuissance des mots s'ils ne se fondent pas d'un mouvement qui les assurent en signifiants



l'on est à la fois (*simul*, comme la « concrétion » du Christ dans la Vierge : d'un seul coup) « l'énergie faisant le chemin, le rompant (voix active) et le chemin fait (passive) » (p. 80).

« L'épithète ou épiclese est « moyenne » : elle s'en va énergiquement du propre, mais y est encore, le garde et se tient dessus, *epoché*. Elle répond au partir-rester-renter, énigme que la poésie de Hölderlin reprend toujours et que la lettre à Wilmans commente en trois mots : chant de nuit, chanson d'amour, chant de la terre paternelle » (p. 80).

Et cela renvoie au ni- ni- de l'inconscient :

« [...] l'épithète, « *nachdenklich* », « pensif », m'est attribuée, aussi bien qu'au dieu. En allemand, c'est neutre, « *Nachdenkliches* », *ne-uter*, comme Chiron, ni pour l'homme, ni pour le dieu, cela me permet (mais à condition de m'anéantir dans ce neutre), d'avoir le dieu comme compagnon, parce qu'avec lui je partage le neutre » (p. 81).³⁷

Le neutre a déjà été envisagé par Marty chez Hölderlin (« Le pronom neutre est la façon de conquérir le dieu lointain... », p. 70) — contre le féminin qu'utilise Goethe.

De là

« habiter : être, chanter sous le Père, fréquenter cette place vide, cultiver ce vouloir ; la nuit cultive l'ouvert, ou l'éther, séjour des dieux, le « foyer ». Ce n'est que la nuit qu'un mortel peut fréquenter le brûlant, l'âtre pur, le naître » (p. 81).

On retrouve la question de « l'habiter poétique »³⁸ (p. 82).

« Car y être, c'est construire une maison, une salle, et la nuit, par fatigue, la pente peut être de construire hors du Naître, loin et sans rapport. Avoir achevé, quand le soir est venu, un « *Gebäude* », soleil intérieur. La strophe descend comme le fleuve, mais elle retourne, se retourne à chaque pas de la descente. Elle ne retourne pas quand elle est terminée, mais toujours. Cela peut se dire en allemand par « *wandern* ». C'est un itératif encore une fois, de « *wenden* », « tourner », c'est : tourner ses pas tout le temps, d'un côté puis de l'autre, partir-rester. Avec l'hymne *Die Wanderung*, avec ce titre, Hölderlin a touché le motif qu'il ne fait que reprendre, jusqu'en 1806 » (*ibid.*).

La récursivité est constante à tout instant et évolue en un continuum.

grâce aux tropes. Chez Dora la puissance phallique à laquelle elle aspire est contrebalancée par l'impuissance de l'Autre (celle du père d'abord et celle de M. K., mais aussi celle de Mme K. qui, malgré sa propre position phallique, ne pouvait se satisfaire du peu que lui offrait le père de Dora). La question de la naissance — au cœur de l'analyse de Dora : obtenir un enfant du père — est bien présente chez Hölderlin (*Geburt*).

³⁷ Je dirais même que l'inconscient est épïcène (de là l'Autre-scène) — et non tant neutre.

³⁸ Voir Enrique Tenenbaum, R.L., *Poésie et psychanalyse*, Cahiers de lectures freudiennes n° 35, Lysimaque, 2020.

Ceci dit, il faudrait tout citer de Marty. Car ses associations d'idées sont fondées dans Hölderlin, et bien correctement.

Le « *Wieder* » (de nouveau),

« C'est la deuxième fois qui prépare la chance de la Fois. C'est l'ouvert, ça s'éprouve la nuit, le jour, dans le brouillard, c'est du second resté à la naissance » (p. 83).

En substance :

« D'être en deux, ciel et terre, l'intermédiaire, centaure, *Vater-land, heilig-nüchtern* » (*ibid.*).

De *wenden* ([se] tourner) à *werden* (devenir) il y a à peine une lettre : juste un jambage de différence.

1.2. Le tournant entre Blanchot, Hölderlin, Heidegger

1.2.1. [...]

1.2.2. « Le tournant »

1.2.2.1. Le texte de Blanchot

Dans la *Nouvelle Nouvelle Revue Française* n° 25, de janvier 1955, Maurice Blanchot publie « Le Tournant » (pp. 110-120) dans la rubrique « Chroniques ». Ce sera là la base de mon commentaire de Blanchot, avec pour assise Hölderlin et Heidegger.³⁹

Blanchot associe tournant et retournement, conversion, renversement. Ce peut-être même l'instant d'une conversion religieuse. Mais ce peut être aussi un instant de folie. De toute façon la question se pose de savoir sur quoi cet instant débouche en durée. La folie est là dislocation, brisure. Ces termes sont eux aussi ceux de Blanchot. Sûrement qu'ils renvoient à la question de « l'éclatement de l'univers du discours »⁴⁰. Et pourtant, chez Hölderlin, le fleuve est toujours présent, dès les premiers poèmes et valant un flux continu.⁴¹

Avec l'inspiration, le sujet « jeté hors de lui » (p. 110) est lui aussi dans un renversement, un enthousiasme. Hölderlin en fait preuve, sinon foi. Il fait preuve de la conviction que le lieu de l'inspiration peut rester ouvert — surtout en attendant à la langue, et en y situant le lien de la poésie à la folie : « pendant les années où il oscille entre raison et déraison, [il] réfléchit, dans quelques textes théoriques, sur cet événement du retournement qui se produit dans l'histoire et par l'histoire, dans la poésie et par la poésie ». Poésie et temps, en effet, se conjoignent pour produire un tel retournement. Et ce sera le cas, bien sûr, pour Hölderlin, alimenté par ses

³⁹ Voir R.L., « Heidegger faux poète, faux prophète », repris dans R.L., *Heidegger contre la langue, contre la philosophie, contre la psychanalyse*, Lysimaque.

⁴⁰ J. Lacan, reprenant sans le citer expressément P. J. Halmos (*Théorie naïve des ensembles*, trad. fse Gauthier-Villars), dans son séminaire *La logique du fantasme*, le 23 novembre 1966. Voir le colloque Lysimaque des 1er et 2 février 2020 sur *El estallido. La récursivité comme éclatement de l'univers du discours et imprédictivité du lien entre les jouissances*, dont les actes sont publiés en espagnol à Buenos Aires.

⁴¹ Sur la rive de la rivière, je pense à Joyce dans le chap. 8 de *Finnigans wake*, et ce début intempestif : « *riverrun* », à lire aussi « riverain » où l'unaire se conjoint au binaire.

productions psychotiques : mais avec une réelle adéquation de ces productions à la structure des choses. Un schématisme de la poésie vient étayer cette position.⁴²

Blanchot suit ici Beda Allemann, *Hölderlin et Heidegger*, trad. fse P. U. F.⁴³ J'en ai donné précédemment un commentaire pour spécifier depuis Allemann, qu'on ne saurait taxer d'anti-heideggerianisme, que Heidegger est quand même hors du coup.

Ici, à suivre Blanchot qui veut s'appuyer sur Hölderlin, mais à suivre Heidegger, la mort se conjoint à la pulsion de mort. Or je tiens à dégager l'une de l'autre, considérant que la pulsion de mort étaye la vie en étant déconstruction des extensions, parmi lesquelles la mort vient au premier plan.⁴⁴

Car la réversion, soit l'asphéricité, est au centre du propos de Hölderlin — ce que Heidegger n'a su voir. Ainsi des *Hymnes* que cite Blanchot. S'élever jusqu'au divin n'est pas sans danger et l'enthousiasme (au sens propre) peut emporter le poète dans les Enfers. S'approcher du dieu, c'est risquer « la dispersion par l'ébranlement [...] qu'il a pour tâche d'apaiser » (p. 112). Position de « médiateur » s'il en est, rendant possible la mise en continuité des opposés, rendus indiscernables dans le discours poétique du fait de son fondement d'asphéricité, d'équivocité, de littoralité...

Hors de cette position, « l'égarement » s'empare de l'esprit. Et, pour aborder cette opposition que je situerai entre indiscernabilité et égarement, Blanchot se fonde sur *die vaterländische Umkehr* qu'il traduit comme le « retournement natal ». Cette traduction s'avérera avalisée par F. Fédier. La structure mœbienne de ce syntagme, si on veut bien l'admettre, en est celle-ci (je le dis en mes termes, en renvoyant ceux de Blanchot à leur inadéquation à ce qu'implique ce syntagme en allemand) : ne posséder que l'étranger, prendre le proche pour lointain. Ainsi en est-il de « la nature [...], « l'éternelle ennemie de l'homme », parce qu'elle l'entraîne au-delà de ce monde » (p. 114), et « le désir d'aller dans l'autre monde [...] doit être retourné vers ce monde-ci » (*ibid.*). Voilà, dans les mots de Blanchot, le retournement auquel aspire Hölderlin et qu'il conseille. « Retournement catégorique », s'il en est. Car, malgré et contre toute l'insistance de Hölderlin, cette conception que lui alloue Blanchot est sphérique : affaire de frontières (et non de littoral) et de dedans/dehors bien distincts. C'est un retournement en doigt de gant.

Reprenant *Cédipe* de Sophocle, « la tragédie de l'éloignement des dieux », Blanchot précise : « Cédipe est le héros qui est contraint de se tenir à l'écart des dieux et des hommes, qui doit endurer cette double séparation, garder pur cet écart [!] sans le remplir de veines consolations [...] » (p. 115). Je retrouve là ce que je conçois comme la dérivation (entre deux rives) du flux dérivant de la signifiante, une signifiante somme toute tributaire de l'écart propre à l'entre-deux rives. Mais Blanchot ne semble pas aller jusqu'au continu de l'équivocité signifiante. Car, de cet écart, Blanchot fait la distance entre deux sphères, pas le lien

⁴² Je tiens que le fleuve a valeur de flux de la signifiante, dont le sujet est coupé dans la psychose : la question vient en effet dès lors de ce qui fait symptôme. Ou bien le symptôme est favorable en ce qu'il protège de la psychose : parler de fleuve fait état de ce qui coule récursivement, réversivement. Ou bien le symptôme est défavorable et indique ce qui manque au sujet et qu'il aspire à obtenir en une « renaissance ». De là les questions de naissance, de remontée vers le Père, de fleuve... chez Hölderlin. Quoi qu'il en soit l'écriture est à mon avis résolutive de la psychose. De plus, j'oppose sortir de la mère (en un infini que cette sortie toujours réitérée suscite) à entrer le Père (en soi) : incorporation, tout aussi continue, et qui explique la densification du vide et la compactification par le vide (du Père).

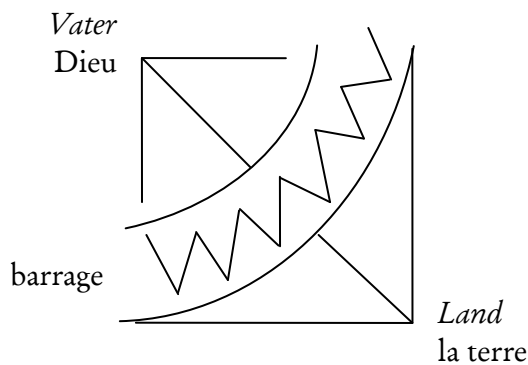
⁴³ Ouvrage sur lequel je m'appuie dans un livre sur Heidegger, précédemment évoqué.

⁴⁴ R.L., *Pulsion de mort et pulsion de destruction*, Lysimaque, 2020.

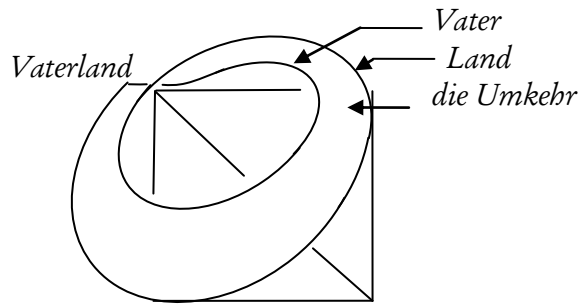
d'*Entstellung* (de décalage, d'écart aussi) locale à l'*Entstellung* globale de la « dé-position » (dis-je, R.L.). L'intersection n'est pas la mise en continuité et le hiatus, celui dont parle Blanchot, n'est pas la coupure constituante. Je le cite.

« Aujourd'hui, le poète doit se tenir non plus entre les dieux et les hommes, et comme leur intermédiaire, mais entre la double infidélité : il lui faut se maintenir à l'intersection du double retournement, divin, humain, double et réciproque mouvement par lequel s'ouvre un hiatus, un vide qui doit, désormais, constituer le rapport essentiel des deux mondes. Le poète doit ainsi résister à l'aspiration des dieux qui disparaissent et qui l'attirent vers eux dans leur disparition (notamment le Christ) ; il doit résister à la pure et simple subsistance sur la terre, celle que les poètes ne fondent pas ; il doit accomplir le double renversement, se charger du poids de la double infidélité et maintenir ainsi distinctes les deux sphères, en vivant purement la séparation, en étant la vie pure de la séparation même, car ce lieu vide et pur qui distingue les sphères, c'est là le sacré, l'intimité de la déchirure qu'est le sacré » (p. 117).

C'est cette distinction de deux sphères que je critique — bien proche du nazisme de Heidegger, qui oppose facilement l'intérêt personnel à l'intérêt collectif, sans pour autant les lier comme le fait Lacan dans « Le temps logique... », sans les lier globalement dans le maintien de leur différence locale. Et cela vaut pareillement pour l'opposition du dieu et de la terre — qu'au mieux on va identifier globalement entre eux (comme le fit Spinoza). Sans parler de ce que Hölderlin appréhende comme devoir se référer à « la colonie », devoir s'appuyer sur elle, sur le collectif. Blanchot implique en fait un barrage bleulérien, une schize schizophrénique, comme si le discours de Hölderlin et sa poésie étaient déjà en eux-mêmes schizophréniques.



Ainsi Blanchot distingue radicalement ce que Hölderlin relie en contournant l'opposition



par une *vaterländische Umkehr* ayant une fonction récursive que spécifie la coupure de la bande moebienne que met en scène Hiatus dans la mythologie.

Je cite largement Blanchot :

« Nous sommes à un tournant. Hölderlin a éprouvé en lui la force de ce retournement. Le poète est celui en qui, essentiellement, le temps se retourne et pour qui, toujours, dans ce temps, le dieu se tourne et se détourne. Mais Hölderlin conçoit, aussi, profondément que cette absence des dieux n'est pas une forme purement négative de rapport ; c'est pourquoi elle est terrible ; elle l'est, non seulement parce qu'elle nous prive de la présence bienveillante des dieux, de la familiarité de la parole inspirée, non seulement parce qu'elle nous rejette sur nous-mêmes dans le dénuement et la détresse d'un temps vide, mais parce qu'elle substitue à la faveur mesurée des formes divines telles que les Grecs les représentent, dieux du jour, dieux de la naïveté initiale, un rapport, qui risque sans cesse de nous déchirer et de nous égarer, avec ce qui est plus haut que les dieux, avec le sacré lui-même ou avec son essence pervertie » (p. 118).

Assurément cette perversion, c'est à mon avis « la distinction des sphères » (*ibid.*). Je cite encore :

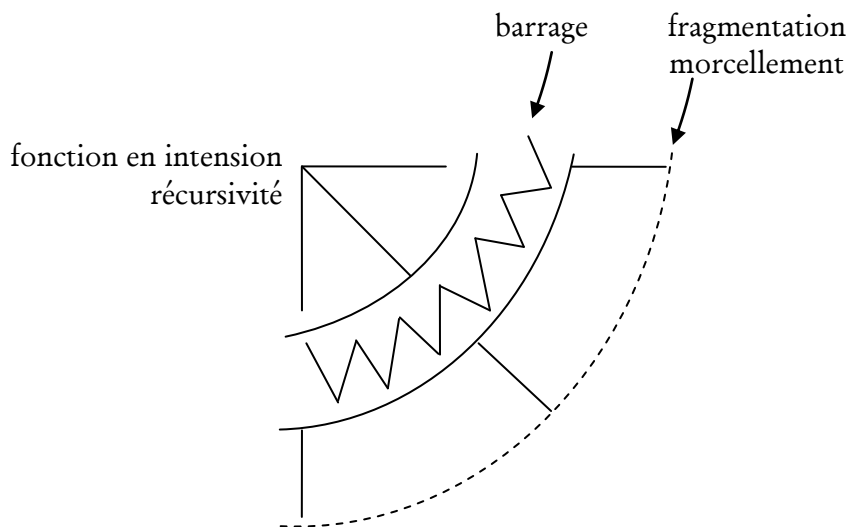
« De là, pour le poète, la tentation de la démesure, le désir qui l'entraîne immodérément vers ce qui n'est pas lié, mais de là aussi le devoir plus grand de se contenir, de garder la volonté de bien distinguer pour maintenir la distinction des sphères et, ainsi, maintenir pur et vide le lieu de la déchirure que l'éternel retournement des dieux et des hommes fait apparaître et qui est l'espace pur du sacré, le lieu de l'entre-deux, le temps de l'entre-temps » (p. 118-119).

C'est là très exactement une théorie du dos à dos, voire du « front contre front » ou des chiens de faïence — sans lettre volée pour faire lien entre les éléments du jambage de la cheminée.⁴⁵ À quoi j'oppose que « le lieu de la déchirure » — et je préfère parler de « coupure » (division, refente, clivage,...) — n'est pas vide : il est structuré, le vide est structuré et la topologie nous donne la structure de ce vide : en tissu unifil (trame des parallèles et chaîne des méridiens, identifiées), en nœud propre (comme le nœud 7.4 — minimal —, mais bien d'autres encore), en chaînoeud borroméenne, en hélice,... Et cette structuration fait de ce vide non plus un obstacle, mais un passage.

⁴⁵ N.B. : jambage est issu du grec *kampé*, courbure.

1.2.2.2. Discussion de ce texte

Le barrage que Blanchot introduit entre les opposés a pour effet une facticité extensive, amenant un morcellement de l'univers subjectif, un éclatement de l'univers du discours, une fragmentation du monde. Et tout n'est pas là positif, loin de là ; au contraire, c'est le schéma de la psychose qui se profile sur ce mode.



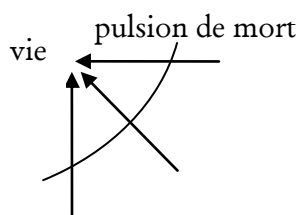
C'est que Blanchot n'utilise pas l'*Umkehr*, le *nostos* de Hölderlin, mais le tournant de Heidegger (*die Kehre*). Dès qu'on l'a été, on reste, semble-t-il, éternellement heideggérien. Critiquer Blanchot ici revient donc à critiquer aussi Lacan suiviste un temps de Heidegger — malgré toutes les tentatives ultérieures d'échappatoire de Lacan, celles que la topologie et l'imprédictivité lui ont permises. Le renversement freudien⁴⁶ n'est pas le tournant blanchotien. Et l'« inspiration » dont parle Blanchot ne tient que si c'est ce dont parle Raymond Lulle, « *De affatu* »⁴⁷, soit la parole comme récursive. En « maintenir ouvert le lieu » (p. 111) est donc essentiel. Et c'est bien autre chose qu'un virage ou un revirement.

Pour Blanchot, la poésie est temps ; assurément, à condition de préciser que ce temps est réversible. D'autant que Lacan est fondé à soutenir que la topologie, c'est les temps. (Et cela nous éloigne du *Dasein*, l'étant dit-on, par lequel Heidegger écrante Hölderlin.) J'en conclus que, *via* le temps, la topologie est poétique.

Mais le « faire un avec la nature » de Hölderlin n'est pas unien, il est unaire et associe la coupure et la récursivité au contournement (des opposés) qu'elles induisent. Aussi la nature assure l'existence, même (et surtout) si celle-ci est fondée de pulsion de mort.

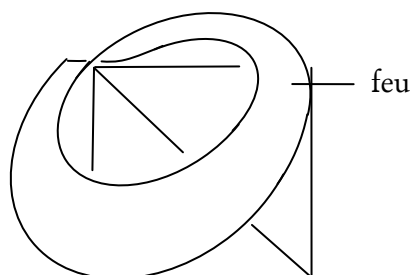
⁴⁶ R.L., « Le renversement freudien », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 11-12, Lysimaque, 1987, repris dans R.L., *Lectures freudiennes*, Lysimaque.

⁴⁷ *De affatu*, trad. fse in *Cahiers de lectures freudiennes* n° 11-12.



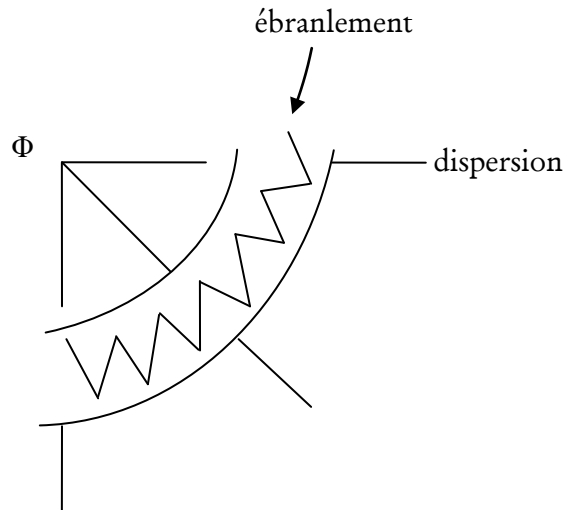
Car la pulsion de mort est le retour déconstructif du monde à la vie, à la vie comme humainement signifiante. Là existe un tournant à prendre. Mais Blanchot a la mort en perspective — contre la pulsion de mort. Aussi je pense qu'être blanchotien, sans prendre quelque distance, c'est être dans la même confusion.⁴⁸ C'est par la pulsion de mort et non par la mort (et non plus par le cadavre) qu'on atteint ainsi à l'incorporel. Référence ici aux « Invisibles » de Hölderlin.

Le feu (*cf.* Empédocle, chez Hölderlin et chez Blanchot) représente la mise en continuité des opposés, devenant ainsi insaisissables. Le feu est équivoque : il a un double rôle : signifiant, c'est le feu de l'inspiration, jusqu'à la production, poétique en particulier, mais c'est aussi à quoi condamne le dieu, « la puissance la plus haute » (p. 112),



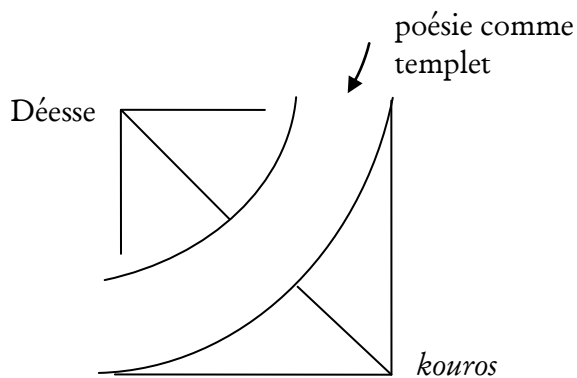
qui implique ainsi la dispersion par l'ébranlement, et la consommation du sujet.

⁴⁸ Lire R.L., *Pulsion de mort et pulsion de destruction*, Lysimaque, 2020-2021.



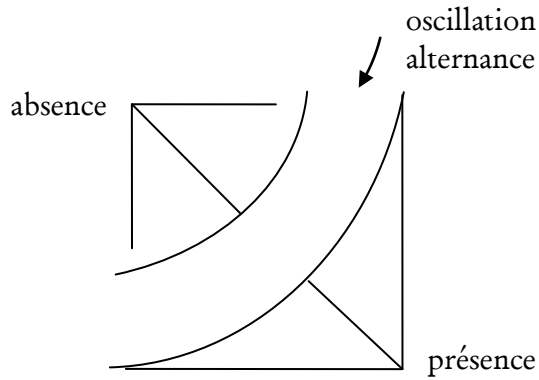
*

Aussi la médiation (par le feu) est ici le temple poétique entre symbolique (signifiante, le dieu) et réel (la nature). C'est comparable à l'éducation du jeune homme par la Déesse dans le *Poème* de Parménide.

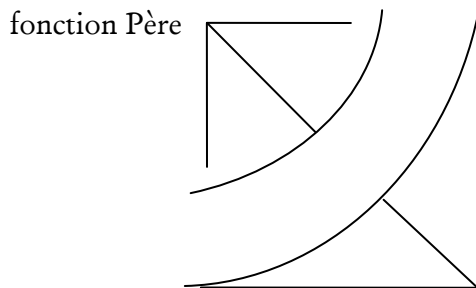


Et la mise en suspens de la conscience dans le sommeil produit une poétique du rêve — non sans lien, là encore, à la pulsion de mort⁴⁹ — en une oscillation de présence et absence.

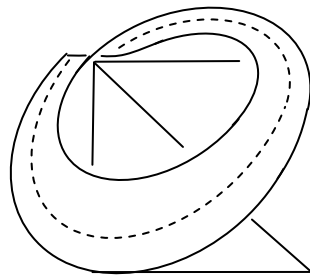
⁴⁹ Voir R.L., « Poétique de la pulsion de mort », in R.L., *Pulsion de mort et pulsion de destruction*, Lysimaque, 2020.



De là, cela se conjoint en fonction Père, valant la présence de l'absence, soit la récursivité.



Nous obtenons donc un glissement de la faille (faire défaut) au défaut proprement dit. La *vaterländische Umkehr* (« le retournement natal ») conduit au lieu (*Land*) même de la fonction Père (*Vater*), là où se démontre la récursivité de la signifiante, où prend place aussi — en un artefact de figuration topologique —



la coupure qui assure le contournement (Freud : *Umgebung*) des opposés. Avec cette fonction de présence de l'absence (fP), c'est aussi d'escamotage qu'il s'agit (*Umgebung* encore).⁵⁰ Là joue

⁵⁰ Sur l'escamotage du phallus, voir Lacan [je ne sais plus où] et J. Bosch, *L'escamoteur*, Musée municipal de Saint-Germain-en Laye.

le *Sollen* kantien (« l'exigence de ce lieu », p. 113). Et ce n'est pas tourner le dos, se détourner, c'est au contraire s'identifier à la courbure, à la mise en continuité.

Après son séjour en France, Hölderlin craint de « péter les plombs » (pour parler dans le style actuel). Et le contournement des opposés, lequel les met en continuité pour les rendre indiscernables, ce contournement qui avait fonction d'associer comme le fait Éros pour Freud, se déploie en ennemi et sépare. À suivre ainsi Blanchot, le tournant dévient un barrage séparateur et non plus un littoral sé-parateur (pour parler cette fois comme Lacan). Ainsi de la nature qui vire d'amie à ennemie. Dès lors elle a tourné, elle est passée à l'ennemi, comme le lait peut-être.

Passer de ce retournement à un contournement bénéfique, c'est se retourner encore — favorablement — en se détournant du monde des morts (le monde des Dieux, p. 114). Se retourner alors, c'est déconstruire pour construire.

Ce qui aurait pu valoir comme trahison des dieux (génitif objectif) implique une séparation d'avec eux que Lacan mène à la sé-paration. Alors le sujet n'est plus aliéné dans l'Autre. Avec Lacan — contre Blanchot — c'est du maintien d'un évidement qu'il s'agit, quand un Hölderlin blanchotien aurait voulu choisir un pas-de-lacune.

*

Mais alors un tel « tournant » (façon Blanchot) se heurte à la *philia*. Car la description de la coupure par Blanchot définit une coupure forclusive qui fait barrage, renvoyant le sujet à lui-même. Ainsi l'on peut dresser le tableau des oppositions (elles-mêmes relatives, car on peut, on doit les associer) :

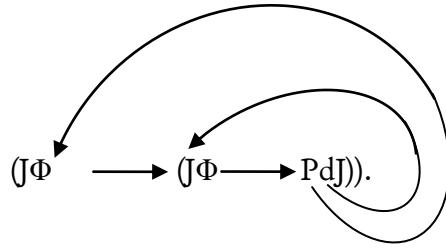
retournement \neq contournement,

| | |
|------------|-----------------|
| ↓ | ↓ |
| réversible | réversif, |
| ↓ | ↓ |
| sphérique | asphérique, |
| ↓ | ↓ |
| isolation | <i>philia</i> . |

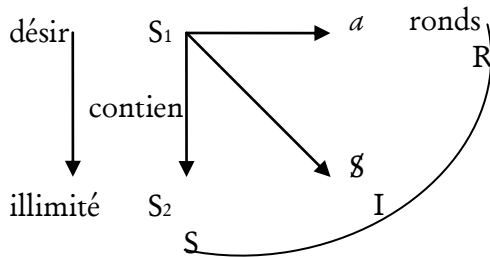
Cette répartition / départition dépend en fait du plus-de-jouir venant en *excès* (p. 116, « un excès menaçant »), car c'est sa fonction ; un plus-de-jouir

— soit abject,

— soit *agalma*, et mirifique, ou, mieux (selon moi), à la fois l'un et l'autre, dans l'équivoque. Car est aussi en jeu, dans cet excès, le passage du S_1 (du désir...) au réel (*ibid.*). Autrement dit une alternative (qui n'est pas oscillation) prend place dans ce passage. Soit l'on prend Dieu au travers du réel qu'il construit et le plus-de-jouir en est la condition rétrogrédiente, une condition abjecte d'un réel pesant sur le sujet (ayant « sur les épaules une charge de bûches », *ibid.*, comme on dit aussi « prendre une bûche »),

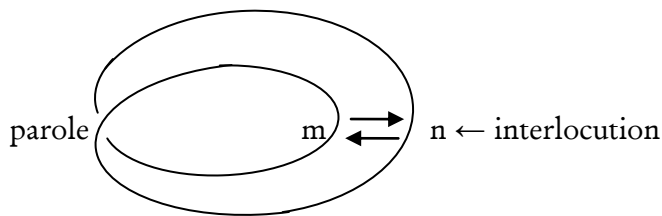


soit donc, je le réprécise, le plus-de-jouir est la condition du divin, soit ce divin est d'emblée réel et le sujet succombe aux bienfaits/sous les bienfaits du divin qui ne lui laisse pas loisir de vivre sur son mode propre. À tout coup le trop est invivable. Et Hölderlin parle d'en « contenir » les effets (*ibid.*). Lacan utilisera le même vocabulaire (avec ce néologisme de « contien ») dans « L'étourdit ». Mais dans le même temps ce qui est attendu de favorable du dieu accorde là encore d'emblée au plus-de-jouir un caractère d'attrait qui pare son abjection des plus beaux atours.



L'absence de tangibilité (du désir, de Dieu, de la signifiante...) rend insaisissable le présent de la présence, et de là inaccessible la présence elle-même (et dès lors impossible).

La réversion du temps de la présence dans la parole



devient son retournement, mais alors c'est de réversibilité qu'il s'agit (p. 117).

L'Un-Père comme mort, soit la mort de Dieu (pulsion de mort), est toujours au risque de devenir la mort effective, y compris celle de Dieu. Et ce *temps vide* (vide de Dieu) mérite toute notre attention pour le convertir (toujours *die Umkehr*, dis-je) en vide opératoire comme temps. De la fonction Père, on passe ainsi à Dieu, et de là à la signifiante, à la parole au rapport

du Verbe divin au verbe humain. À mon avis, c'est le propos de Hölderlin. Blanchot l'a-t-il saisi ? Je n'en suis pas sûr, loin de là.

1.3. Beda Allemann : « Le retournement natal dans l'œuvre de Hölderlin »

Cet article de Beda Allemann⁵¹, professeur à l'Université de Zurich, a été publié dans la revue *Recherches et débats* du Centre catholique des intellectuels français, Cahier n° 24, septembre 1958. Il apparaît dialoguer avec Blanchot qui lui-même, dans « Le tournant », avait utilisé le livre de Beda Allemann, dont la traduction française n'était parue qu'en 1959 aux P. U. F., à la diligence de François Fédier, *Hölderlin et Heidegger. Recherche de la relation entre poésie et pensée*, d'après le texte de la seconde édition (élargie) allemande, éd. Atlantis, Zurich et Fribourg-en-Brisgau, 1954. Mais n'est-ce pas là un dialogue d'Allemann avec Heidegger par Blanchot interposé ?

Je ferai donc le « détour » par la première partie « Friedrich Hölderlin : le retournement natal », pour renvoyer à plus tard le commentaire de la seconde : « Martin Heidegger : le tournant », sans parler de la troisième : « Heidegger et Hölderlin ».⁵²

Heidegger est revenu de nombreuses fois sur la poésie de Hölderlin. Ses divers textes ont été rassemblés et publiés en 1951 chez Klostermann, *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, recueil traduit en français et publié en 1962 sous le titre *Approche de Hölderlin*, Gallimard.

1.3.1. « Friedrich Hölderlin : le retournement natal »

[...]

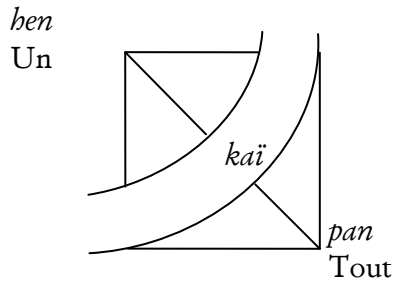
1.3.2. « Le retournement natal dans l'œuvre de Hölderlin »

Allemann laisse de côté l'aspect historique. Cela me permet d'entrer de plain-pied dans la question (ou plutôt la discussion — puisque les points de vue me paraissent disparates) relative à la structure de l'*Umkehr*. Allemann suit la traduction de Blanchot : « retournement » et « retournement natal » pour *vaterländische Umkehr*. Il utilise aussi « tournant », toujours repris de Blanchot, et « volte », qui est de son crû. Manifestement l'article d'Allemann est directement rédigé en français ; à quelle publication était-il destiné ? Ce n'est pas dit dans l'article.

Les fréquentations de jeunesse de Hölderlin (Schelling, Hegel, avant tout, voire Novalis et Schlegel) ont ainsi opposé et lié (*kai* est la copule) l'Un (*hen*) et le Tout (*pan*, soit un tout, mais accessible aussi par parties pour constituer le multiple : tous) : *hen kai pan*.⁵³

⁵¹ L'orthographe du nom est mal rendue dans la revue.

⁵² Le commentaire de cette troisième partie est intégré dans un livre sur Heidegger, R.L., « Heidegger, faux poète, faux prophète », *Heidegger contre la langue, contre la philosophie, contre la psychanalyse*, Lysimaque.



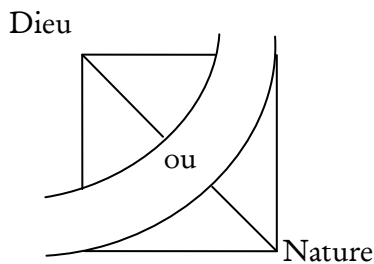
Schelling en fera un principe d'identité. (Ce que j'appelle « indiscernabilité » des opposés mis en continuité.) Hegel le situera à la base de l'esprit absolu au départ de sa *Phénoménologie*.

« Schlegel pose le problème d'une poésie universelle et transcendantale. Il veut dire par là une poésie conforme à la totalité et à l'universalité, à la pluralité et à l'unité du monde » (Allemann, *loc. cit.*, p. 184).

Allemann précise :

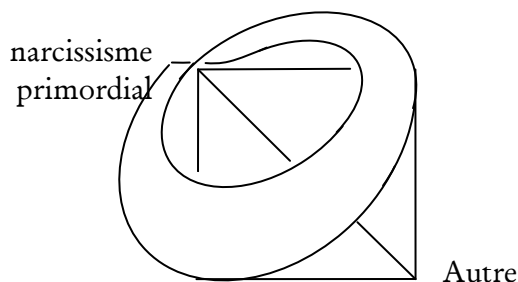
« Le jeune Hölderlin enfin trouve dans le mot : *Nature* la clé de cette unité et de cette totalité du monde, telles qu'elles nous sont garanties par la divinité » (*ibid.*).

Cette approche n'est guère distincte de celle de Spinoza.



J'ajouterai que *umgekehrt* (adjectif ou adverbe), c'est (passé au substantif) le contraire, le renversement dans le contraire, mais aussi l'inversion.

Parlant de « retour sur soi », Rilke complète à sa façon le schéma, ce qui donne, psychanalyse à l'appui :



⁵³ Lire Jean Assmann, *Religio duplex. Comment les Lumières ont réinventé la religion des Égyptiens*, trad. fse Aubier. Russell oppose ainsi un ensemble pris *as one* à un ensemble considéré *as many*. Encore faut-il distinguer *pan* et *poly*.

Le problème en devient celui de rendre saisissable (en des extensions, dis-je) l'insaisissable de la fonction intensionnelle de l'Un. Augustin parlerait là, non pas de « déploiement » de l'intériorité dans une œuvre (Allemann, *ibid.*) que de « distension » de l'intension. Mais la question reste la même. C'est ce que Hölderlin (*loc. cit.*, *ibid.*) oppose comme idée(s) et nuances, ton fondamental et diversité ordonnée des tons...

Allemann le dit ainsi :

« Le Tout qu'est l'idée centrale doit être transposé en un mouvement qui embrasse ce Tout. Dans ce mouvement, sa communicabilité pourra se déployer » (p. 185).

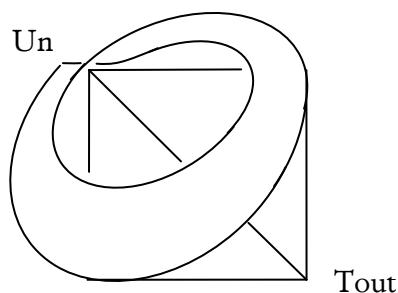
Et il précise :

« À travers l'alternance des tons — dans le cadre technique de la composition — s'affirme la *réflexion absolue*. La réflexion doit être *absolue*, car elle prétend englober effectivement dans son mouvement la totalité du monde, y compris le concept de l'antispirituel, les *res corporea*, la Nature. La pensée et l'être sont appariés dans le tourbillon⁵⁴ organique d'une réflexion omnipotente » (*ibid.*).

Aussi, dans cette réflexion — tous les sens du mot français sont ici requis — absolue et poétique,

« Le seul et véritable thème de sa poésie est cette poésie elle-même, à condition bien entendu de ne pas en faire l'activité subjective d'un original tissant autour de lui son propre cocon. Elle est le rapport vaste comme le monde du ciel et de la terre, des dieux et des mortels. Telle est sa dimension essentielle. Dans cet espace, la poésie a, pour lui, la structure de quelque chose qui se replie sur soi, qui est rejeté sur soi-même, quelque chose d'absolument réfléchi, au sens le plus strict » (*ibid.*).

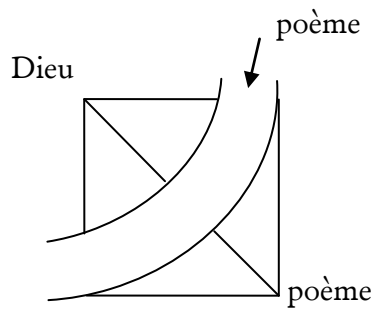
Voilà — en des termes qui le fondent — le contournement mœbien de l'opposition de l'Un et du Tout. J'en rappelle la figure borro-projective :



C'est elle qui permet à Hölderlin — tant que les poèmes lui viennent — de ne pas sombrer dans un narcissisme psychotique⁵⁵. C'est là ce que Rilke (en français) appelle un « retour [de chacun] sur lui-même » (*ibid.*). Et c'est, pour Hölderlin, « l'apophanie de Dieu dans le poème » (p. 186).

⁵⁴ Vague idée du chaos signifiant pesant sur le physique.

⁵⁵ Un sujet psychosé présente — au détriment du narcissisme primordial dont il est plus ou moins radicalement coupé — un narcissisme moïque, secondaire, exacerbé qui l'amène à ne pas tenir compte d'autrui pour chercher à retrouver un équilibre intension/extensions, la première étant (plus ou moins relativement, j'insiste) forclosée (en un déséquilibre qui penche en faveur des ou de telle ou telle extension/s). Le narcissisme primordial en devient ce que j'appellerai une



Le poème prend ainsi de surcroît la place extensionnelle de la nature. Mais rien n'en devient pour autant plus simple pour le poète alors en proie au dieu. Car c'est dans ce poème du poème que se joue l'asphéricité du poème comme celle du poète et avec celles-ci l'imprédictivité foncière (au sens de ce qui l'alimente) de la poésie. Mais ce n'est pas une image miroir ; ici, rien de spéculaire, pas de *Selbstbespiegelung* (Allemann). Pas de tour d'ivoire (*ibid.*). Nous ne sommes pas dans des mondes sphériques isolés et qui s'opposent l'un à l'autre. Mais nous avons à faire à la « beauté » d'une présence de l'absence (l'Ange annonçant le divin). C'est un retournement sur soi et, ce faisant, un retournement, le même, sur l'Autre, le monde, la nature... Allemann parle donc de dialectique de l'*Umkehr*. Cela se donne comme

« [...] se tenir prêt pour le retournement sur soi, sur ce qui est proprement poète dans le poète, c'est-à-dire être au service d'une parole qui dise l'excelsum, d'une parole qui n'intervient jamais dans le langage naïf et direct que les hommes parlent quotidiennement. C'est seulement la parole rejetée sur elle-même que parle le poète du poète » (*ibid.*).

Mais — référence à ma note précédente — ce rejet n'est pas forclusion ou du moins l'on peut dire cette parole « déjetée » en amont — si l'on veut bien traduire *Verwerfung* par « déjet ». Mais c'est alors une forclusion normale, support dialectique du discordantiel récuratif.⁵⁶ De là la question :

« Quelle est donc la plus haute unité de la réflexion absolue dans l'œuvre de Hölderlin ? Essayons de la saisir dans le concept d'« *Umkehr* » — retournement ou plutôt peut-être : volte. Il faut prendre ce mot dans sa profondeur dialectique. Un exemple très simple nous aidera à franchir le pas décisif de l'*Umkehr* » (*ibid.*).

On pourra y accéder dans le jeu héraclitéen sur *biôs* et *bîos*, l'arc et la vie, la courbure de l'arc et l'orbe de la vie. Hölderlin dans *Lebenslauf* (« parcours de vie » et « cours de la vie ») l'indique clairement :

« Le thème est bien sans doute la transposition poétique d'un élément biographique. Mais en même temps, l'évocation de la courbure d'un arc, selon laquelle Hölderlin entend sa propre vie,

« facticité intensionnelle », soit l'autisme que Bleuler a décrit le premier sous cette appellation à propos de schizophrénie. Le sujet psychosé reste vis-à-vis de l'Autre (malfaisant, non contenu quant à sa malignité par l'intension phallique) dans la position de la belle-âme faisant de l'Autre la cause de tous ses malheurs, sans plus se mettre lui-même en question. Comme j'appelle « folie » cette position de belle-âme se voyant tout autant dans la névrose et dans la perversion, c'est pour cette raison qu'on peut dire fou le psychosé qui en appelle à un rééquilibrage des désordres du monde qu'il a lui-même « dérangé » (*entstellt*) à son détriment.

⁵⁶ Voir R.L., *Les négations freudiennes*, Lysimaque, 2017.

désigne quelque chose de transbiographique, de proprement poétique, une figure poétique et rythmique ou une cadence d'ordre supérieur. C'est dans cette complexité dialectique qu'il faut entendre ce poème » (p. 187).

« Revenir là où j'ai pris départ », voilà l'orbe de la vie. Voilà l'*Umkehr*. Mais, à mon avis, cela ne saurait se faire sans décalage : on ne peut revenir strictement au point de départ, puisqu'on ne peut compter pour rien l'aller et le retour de l'orbe. Pendant qu'Achille avance, la Tortue avance aussi. Et il faut dépasser le fragmentaire (référence à Blanchot, j'y reviendrai) pour saisir le mouvement d'ensemble que met en scène Zénon. C'est, à mon sens, une question de compactification du vide et de compactification par le vide : selon un sous-recouvrement discret qui implique quand même le continu, selon, contre toute attente, une identité du continu et du divisible, déjà notée par Aristote. Car c'est une divisibilité indéfinie qui détermine le continu.

Donc, si Hölderlin « s'élançait à la rencontre de Dieu et de la Nature » (*ibid.*), c'est une affaire de « flexion » : « L'amour et la douleur renversent l'orientation vers la terre » (*ibid.*). C'est donc aussi une affaire de rebroussement, dit Allemann. Je préfère dire : de contournement ayant un effet de mise en continuité — qui explique l'élégie et la mélancolie. Et cela explique aussi l'association de « la *diaphora*⁵⁷ dans l'alternance des tons » et de ce qui appelle « le repli sur l'état propre au poète » (p. 188).

« C'est l'ode elle-même, la tension de l'arc depuis l'élan initial vers les hauteurs jusqu'à la flexion sous l'empire de l'amour et de la douleur, depuis l'expansion de l'âme du poète dans l'infini et l'indicible — jusqu'au retour dans le dire propre à la langue de l'amour, dans l'ouverture au chant de la douleur humaine. En un sens essentiellement poétique, l'ode est ce retour qui rapatrie dans le domaine d'où l'on peut partir. Elle n'est pas seulement l'énoncé qui concerne ce retour. Bien plus radicalement, elle est la langue même de ce retour » (*ibid.*).

Sous cet angle, je dirai que le retour c'est la langue, car celle-ci est la logique du récursif. Et « récursif » prend aussi le sens d'un retour sur le vide initial pour le rendre opératoire. Voilà « la structure proprement dialectique [R.L. : asphérique] de l'*Umkehr* » (*ibid.*). Et la chronologie (le temps chronique) en est dépassée par un temps moebien donnant « l'unité [à mon sens : l'unarité] dialectique de forme et de contenu ». ⁵⁸

Et la simultanéité dont parle Allemann (*ibid.*) est proprement l'instantanéité mobile du temps en intension. L'image de la mélodie est ici très audible, si je puis dire : « une mélodie ne peut être comprise par la simple succession des notes isolées » (p. 189). Contemporanéité de la fin et du début, selon Allemann, ou, plus exactement, concomitance de la rétrogrédience et de la progrédience, non sans décalage à chaque orbe :

« Contemporain ne signifie pas ici : placé ensemble dans le désert de la pure et simple simultanéité, de l'instantanéité au sens purement ponctuel de la physique. Contemporain veut dire : laissé libre dans ce recueil de toutes les dimensions du temps, qui s'accomplit dans la figure du poème. Autrement dit, l'*Umkehr* ne peut être pensée linéairement, comme simple

⁵⁷ La *diaphora* est l'un des cinq universaux (prédicables) selon Porphyre. Elle opère comme *différence* en intension.

⁵⁸ R.L., *Le temps de l'inconscient*, Lysimaque, 2019.

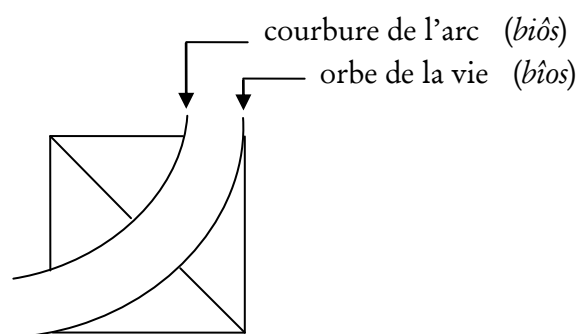
événement, comme simple déroulement, au sens où un promeneur sorti de la ville, lorsqu'il est arrivé à un certain point, fait volte-face et rebrousse chemin » (*ibid.*).

Il ajoute : « L'*Umkehr* est ici conduite par une *Erfahrung*⁵⁹ du monde » (*ibid.*). Cela me ramène à mon premier texte sur la passe (1982) où j'en évoquais le dispositif en termes réels de lettrage (ou d'écriture) — à quoi j'ajoins aujourd'hui la question de la littoralité.⁶⁰ L'*Umkehr* est littoralité à l'œuvre et son interprétation nécessite de l'étayer par une topologie chaotique de la lettre en termes d'attracteur étrange chiasmant le continu et le discontinu, la signifiante et la lettre — qui plus est en spécifiant l'image de ce « huit » comme « huit intérieur ». ⁶¹ Allemann en vient à soutenir que

« Dans la flexion du retour, la réflexion absolue se retrouve finalement en soi, totalement, dans le recueil de tous ses horizons » (*ibid.*).

C'est très exactement là la description, fondée de poésie, de ce qu'est un plan projectif, recueillant, ramassant tous ses horizons en ne cessant pas « de se ramasser (*aufheben*) dans l'accomplissement de son être propre » (*ibid.*).⁶²

J'insiste là sur le *Selbst* que la notion d'« être propre » sous-entend et qui ne saurait être un *self* psychologique. Plutôt a-t-il la fonction d'une réversion où le narcissisme primordial et l'Autre sont indiscernables. Il s'agit en fait de dépasser le spéculaire dans l'Un d'Un-Père auquel on s'identifie dans la différence et dans l'espace (maternel ? du moins le *Land* du *Vaterland*, ou la Nature). La courbure de l'arc et l'orbe de la vie⁶³ sont les artefacts semi-circulaires par lesquels je simplifie le bord de la bande mœbienne entrant dans la composition extrinsèque de ce plan projectif simplifié en *cross-cap* que le schéma borro-projectif met à plat.



⁵⁹ Allemann précise : « le mot français « expérience » traduit assez mal la signification idéaliste d'*Erfahrung* ».

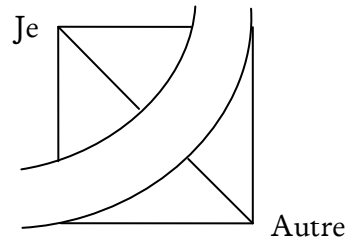
⁶⁰ C'est le dispositif même de la passe comme littoral qui en fait une écriture dans le réel des interactions discursives organisées en tierce personne.

⁶¹ À l'époque j'associais *Prüfung* (exercice, épreuve et preuve, soit pour Lacan l' \mathcal{A} E), *Erlebnis* (expérience vécue) et *Erfahrung* (faire l'expérience du monde). J'ajouterai ici que la passe est *Umkehr*, soit un retour sur l'*initium* et même sur les prémisses qui ne s'avèrent exister qu'à partir de ce retour. C'est bien en quoi toute cure se *boucle* d'une passe, instituée ou instituante, institutionnelle ou « naturelle ». L'*Umkehr* est ainsi le parcours qu'effectue le *a* dans la structure.

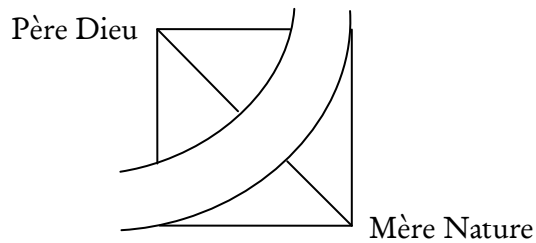
⁶² C'est aussi indiquer ici que la topologie de la passe est bien rendue par un plan projectif — au mieux immergé en surface de Boy, car alors la passe s'assure de trois demi-torsions que mettent en œuvre, dans le dispositif « 3³ », trois à la puissance trois, des « passes extra-associatives » que soutient Dimensions de la psychanalyse, chacun des trois moments de ces passes où dans chacun opère une fonction de tierce personne de la parole. Un ratage de la passe s'entend dans le fait que quelqu'un s'y « ramasse » sans le recueil de tous les horizons qui s'ouvrent à lui. C'est en quoi une passe n'est pas une confession, laquelle ne nécessite pas le recueil des horizons.

⁶³ Lacan cite dans l'un de ses séminaires (le 13 mai 1964) ce jeu de mots d'Héraclite : « Le nom de l'arc est vie, son œuvre mort. »

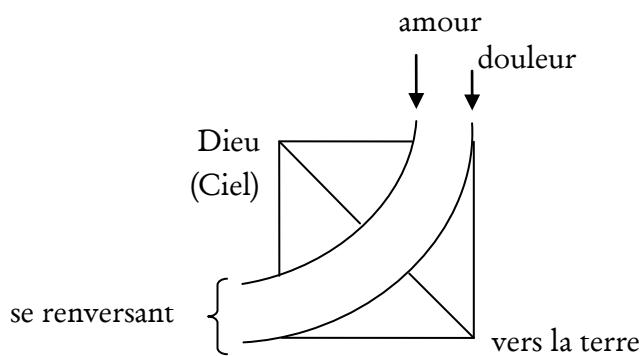
C'est dire que le « Je reviens où j'ai pris départ » ne peut s'effectuer sans décalage, en particulier un décalage du Je qui ne va pas sans l'Autre, que ce départ dépend strictement du retour sur lui, comme la vie est tributaire (favorablement) de la pulsion de mort.



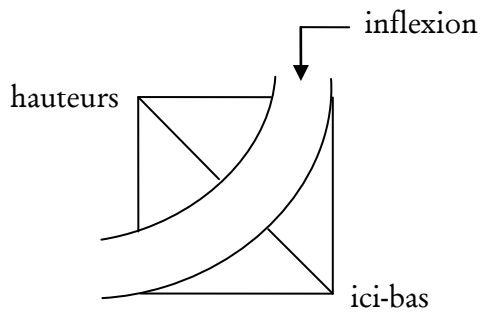
Je prolonge ce schématisation,



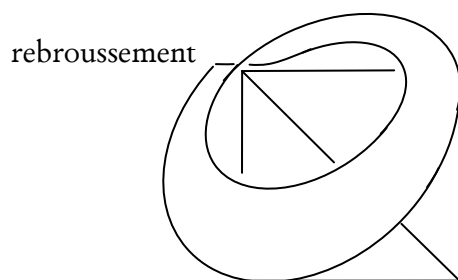
en en rappelant la flexion-inflexion (modale) qui infléchit Dieu vers la terre,



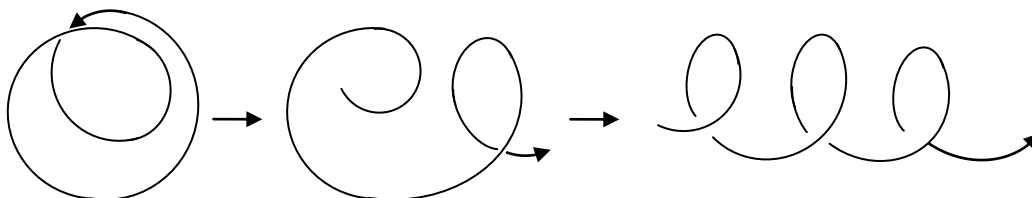
en une inflexion des hauteurs (divines) vers l'ici-bas terrestre.



Cela fait du point de récursivité un point de rebroussement (retournant au conséquent dont l'antécédent dépend par rétrogrédience⁶⁴),



mais ce rebroussement ne se fait pas sans décalage dont dépend l'hélicité d'une chaîne signifiante simple,

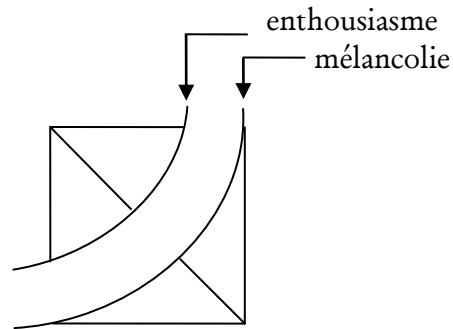


par ouverture de ce point « ramassant » la structure mœbienne d'ensemble.

La *diaphora* renvoie à la transparence mœbienne d'une bande qui pourrait être diaphane, mais qui à supporter (localement) l'écriture en est localement biface, impliquant localement une différence des faces. C'est proche de la transcription de l'*Entstellung* que je situe entre la dérive continue de la signifiante et la dérivation discontinu des signifiants, tels que l'*Entstellung*, à valoir à la fois comme dérive et dérivation, articule en continu le continu et le discret, en une double littoralité tributaire de la lettre. Cette littoralité différenciée et différenciante s'entend (vers le haut et le rapprochement avec le dieu) comme enthousiasme et (vers le bas) comme mélancolie, différence du radieux et du sombre néanmoins identifiables.⁶⁵

⁶⁴ Dans cette réversion, on peut dire tout autant : retournant à l'antécédent dont le conséquent dépend par progrédience.

⁶⁵ Sur l'enthousiasme, voir Lacan qui y revient à de multiples reprises, par exemple *Écrits*, p. 229.



« C'est cette figure du départ et du retour, telle qu'elle surgit dans la plénitude entière de son être, que nous avons à comprendre sous le nom d'*Umkehr*. L'esprit qui s'élance vers les hauteurs, le navigateur appareillant, dans leur élan vers l'avant, dans leur mouvement vers le large, sont déjà, dès le départ, aux prises avec l'*Umkehr*. À chaque station de leur chemin, ils sont à la fois au commencement et à la fin. Ils embrassent d'un seul coup la totalité de l'arc de leur vie, et c'est seulement à partir de cette totalité de l'*Umkehr*, que départ et retour, élan et flexion, acquièrent un sens. Une faculté divine en l'homme lui permet de voir dans la sphère dialectique la plus élevée de son existence.

Dans le fragment *Palingenies*, Hölderlin écrit : « Mais un Dieu aussi habite l'homme, et ainsi il voit le passé et l'avenir, et il se promène à travers les temps comme du fleuve on remonterait jusqu'à sa source dans les montagnes. »⁶⁶

L'homme ne se borne pas à cheminer aveuglément droit devant lui. Plus profondément il peut être contemporain de tous les points de sa route.⁶⁷ C'est seulement à partir de ce paradoxe : l'aller contemporain du retour, l'élan et la flexion, que peut se déployer sa capacité de penser et d'être poète » (p. 190).

C'est ce que je conçois métaphoriquement comme suivre un chemin en l'empierrant pour ce faire (c'est aussi bien le *Schub*, la poussée par vagues de Freud), empierrier un chemin pour avancer, et en dessiner la voie, mais aussi pour en faciliter le retour. Comme le dit encore Allemann, reprenant Hölderlin :

« au plus haut sommet d'un poème, le dieu qui apparaît en lui n'est rien d'autre que le Temps » (*ibid.*).

Mais c'est un temps réversif d'une parole créatrice, modulant la langue et de là la langue vers un inexploré, c'est donc, au sens fort, une expérience, d'où le sujet sort modifié. De là le poétique de la psychanalyse.

Ici il faut lire les « Remarques sur Sophocle »⁶⁸ de Hölderlin. Je cite :

« En un tel moment, l'homme oublie : il s'oublie soi-même et oublie Dieu, et fait volte-face, sans manquer certes à la piété, comme un traître. — À la limite extrême du déchirement, il ne reste en effet plus rien que les conditions du temps et de l'espace.

À cette limite, il oublie l'homme, soi-même, parce qu'il est tout entier à l'intérieur du moment ; le Dieu parce qu'il n'est rien que Temps ; et de part et d'autre on est infidèle, le

⁶⁶ Position Chrétienne, s'il en est.

⁶⁷ Là encore un plan projectif en permet la représentation.

⁶⁸ Hölderlin, « Remarques sur les traductions de Sophocle », *Œuvres*, trad. fse Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 951 *sqq.*

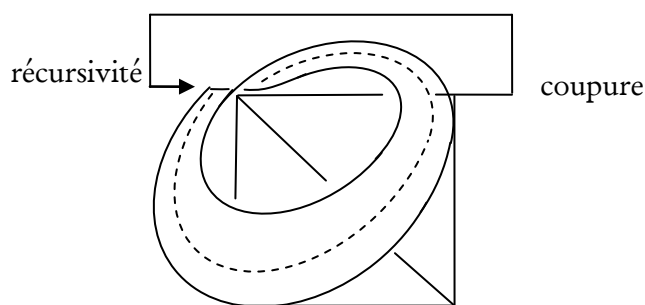
Temps parce qu'en un tel moment il vire catégoriquement, et qu'en lui début et fin ne se laissent plus du tout rimer, l'homme, parce qu'à l'intérieur de ce moment, il lui faut suivre le détournement catégorique, et qu'ainsi par la suite, il ne peut plus en rien s'égaliser à la situation initiale » (p. 958).

Faire volte-face, c'est mettre en jeu la « volte », le « retournement », *die Umkehr*. Et c'est bien un détournement.

Dieu est temps : « il est conçu dans une *Umkehr* incessante » (Allemann, *ibid.*), « dans la dialectique du Venir et de l'Aller ». Cela implique — à la différence de la chronicité linéaire — une asphéricité du temps en intension.⁶⁹ De là l'équivoque de l'*Umkehr* entre enthousiasme et mélancolie.⁷⁰

« La « Volte » du dieu dans le Poème est la forme la plus aiguë de l'*Umkehr*. L'homme doit lui faire suite. Non pas sans doute en ce sens banal qu'il aurait à lui courir après — on ne court pas après un mouvement quand il est, en soi, dialectique : Mais dans cette forme essentielle : que c'est par sa propre volte qu'il répond à la volte du dieu. Cette capacité, qui est la sienne, de répondre en faisant face, est, en un sens décisif, la capacité poétique de l'homme. C'est seulement comme Répondant, seulement comme Écho (cette désignation se trouve maintes fois chez Hölderlin) que l'homme est capable d'entrer dans un rapport décisif avec le divin, qu'il est capable de s'adjoindre l'espace de jeu décisif de sa Création poétique entre Ciel et Terre, entre l'Ouvert du Ciel et la propriété de ce qui est origine — qu'il est capable enfin d'habiter poétiquement sur la terre. L'écho qu'est l'homme n'est pas chose vide, simple résonance acoustique, mais il est, comme réponse faisant face, une réplique à l'encontre des dieux. Comme Hölderlin le dit expressément, une telle réplique doit s'exalter jusqu'à l'infidélité de l'homme envers les dieux, jusqu'à devenir une forme sacrée de l'infidélité.⁷¹ En répondant par sa propre volte à la volte du dieu, l'homme, d'une certaine manière, se détourne effectivement de lui » (Allemann, p. 191).

Et cette asphéricité se fonde de sa coupure.



Aussi Allemann souligne

⁶⁹ Augustin, Benveniste...

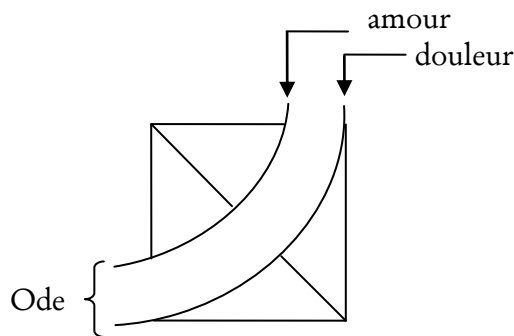
⁷⁰ Et cela rend bien compte d'une fin (qui n'en finit pas) maniaco-dépressive d'une cure. Voir Lacan *Autres écrits*, p. 487.

⁷¹ Voir pour comparaison Torquato Accetto, *De l'honnête dissimulation*, trad. fse Verdier.

« Le *Zwischen*, l'Entre-Deux, comme espace de jeu, espace qui est plutôt un espace-temps, qui est propre à ce qu'il y a d'essentiellement dialectique dans son être, ne s'ouvre qu'à l'Endurance » (*ibid.*).⁷²

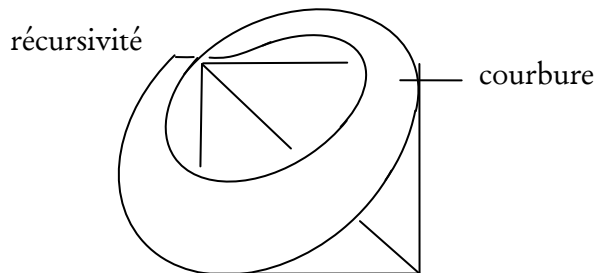
Je reviens en arrière pour repréciser, avant d'aller plus loin, les conditions de la coupure.⁷³

Allemann se fonde sur l'« Ode de Franckfort ». Amour et douleur s'opposent et se conjoignent en une tension que spécifie l'Ode. Elle est courbure de l'arc.



Le rapatriement dans une origine ne vaut que par après. Elle implique la simple possibilité du départ. L'Ode est ainsi la langue même du retour. Elle ne met pas en jeu une consécution standard, mais la récursivité de la signifiante, nulle part mieux apparente que dans les césures du poème, dont j'ai déjà fait état.

De là la courbure est récursivité.



Mais l'Ode n'est pas non plus développement chronologique : elle dépend d'un fait, celui du retour nécessaire. Elle n'implique pas dès lors la courbure de ce qui serait droit, mais une courbure constitutive.

Cela se retrouve en un seul schématisme :

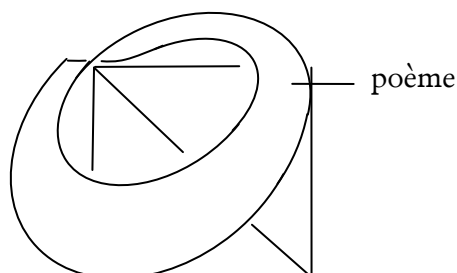
- le concept (accessible classiquement par son contenu et sa portée, *Inhalt* et *Umfang*) est courbure,
- la structure des concepts assemblés est courbe,

⁷² Paul Éluard, *Le dur désir de durer*, 1946. Ici relire Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, le 29 juin 1960.

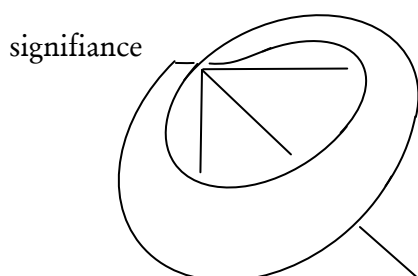
⁷³ Et j'en profite pour considérer qu'Hölderlin avec ses poèmes et ses textes a réalisé une passe par écrit, ayant Heidegger et Blanchot comme passeurs, Allemann et bien d'autres (F. Dastur, J.-F. Mattéi,...) comme jury éclaté.

— et la figure de cette structure met en évidence cette courbure, qu'elle soit topologique ou poétique.

Ainsi le poème



est signifiante à l'œuvre,



comme parole, échange. Et l'échange par excellence est celui avec Dieu. Car le poème implique toujours l'Autre, mais pour ce faire il nécessite l'Un, l'unarité de la parole comme échange. De là l'aliénation du sujet, sa courbure : $(Un \rightarrow (Un \rightarrow \mathcal{A}))$. Revenons à l'exemple de la mélodie, problématisant la continuité : la mélodie ne peut se limiter à une succession de notes prises isolément, discrètes. De même, le signifiant n'est pas phonème : il nécessite le raccord, à la fois le raccord de ces phonèmes et son raccord constitutif à un autre signifiant — et c'est là toute son imprédictivité définitoire. Il implique la signifiante (Lacan : S_1 , Freud : *Repräsentanz*). Et la parole n'est pas une suite de signifiants.⁷⁴ Alors « la fin est contemporaine du début » (p. 189).⁷⁵ La récursivité est ainsi concomitance de l'« être » (vers les hauteurs) et de la flexion qu'implique la jouissance de cette concomitance et de ces hauteurs. L'*Umkehr* n'est pas le chemin suivi selon sa prise schématique (et sémantique) d'ensemble, c'est l'aller-retour de la concomitance, laquelle participe de l'écriture d'une syntaxe. C'est en quoi, selon Lacan, le sujet est aliéné à lui-même (pris entre l'Un et l'Autre, Dieu et la Nature, disons), mais pour revenir à soi (défini par une présence de l'absence, une compactification du vide comme vide opératoire et trouvant pour ce faire sa logique et sa topologie que l'on ne doit se faire faute de développer) dans la séparation. Pas de soi, en fait, mais une assomption (faite sujet) du vide et de l'hypothétique qui lui donne « tournure ». Ainsi puis-je soutenir que le poème — s'il est poème — est unaire et exprime

⁷⁴ Mais la parole, signifiante à l'appui, est cette *Umkehr* qui fait passer des signifiants à ce qui les a créés en disparaissant dans cette production, et en échappant dans ces produits, soit la structure unaire du phallus (castration).

⁷⁵ Voir Lacan et la constitution des graphes du désir.

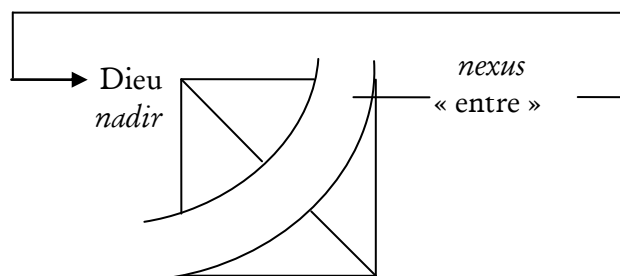
l'unarité. Être poète, c'est se faire sujet (et c'est bien la difficulté qu'exprime Hölderlin à se soutenir). Ce « se faire » est pulsionnel et le sujet en question est celui de la récursivité, de l'*Umkehr*. Le sujet s'élève à la création de l'espace par Dieu en créant de lui-même un verbe incarné distant de celui de Dieu, mais spécifiant cette dépendance. Le sujet est *Umkehr*. Et le poème produit du sujet toujours à neuf, comme il produit du réel, un réel lui-même constamment réinventé.

« Cependant, c'est justement le fait de la structure dialectique de la volte, que d'être pour l'endurance (et cela Hölderlin le souligne avec force) une menace toujours renouvelée : la volte catégorique du dieu qui n'est autre que le temps, un dieu en qui, par conséquent, il n'y a plus rien en apparence de permanent et de solide, cette Volte a un caractère d'arrachement » (p. 192).

La structure phallique est cette signifiante réursive. Et Allemann ajoute

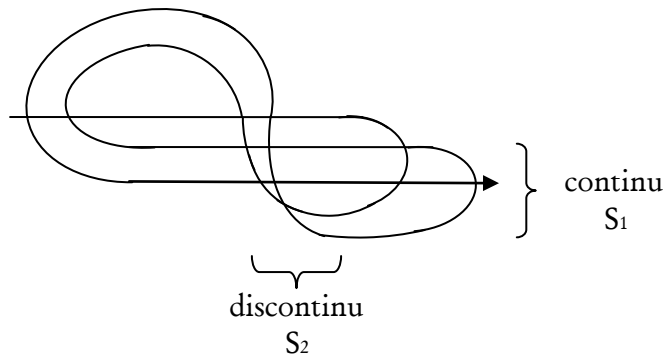
« De la puissance démesurée de sa fascination, elle menace d'emporter l'homme lui-même, de le déraciner, de le livrer au délire divin. Au point le plus haut de la *tragédie antique*, cette fascination anéantissante qu'exerce le divin devient immédiatement visible. Et tout poème, selon Hölderlin, contient un tel point de *culmination* où le dieu se révèle arrachement dans la dialectique de son *Venir-Aller* et de cette resignifiante de son *Avent*. D'après les règles de composition des poèmes tardifs de Hölderlin, c'est la « *Die Mitte des Gesangs* », le foyer central de l'hymne. C'est ici que se trouve le moment *le plus haut* et le plus dangereux du poème. C'est là, dit Hölderlin, que l'homme doit, avec le plus de vigueur, se maintenir en tenant bon — *sich festhalten*. Ce maintien qui tient ferme est la réaction spontanée de l'homme à la volte du dieu. En se maintenant ainsi sans céder à l'arrachement divin, l'homme se revêt d'une infidélité sacrée. Dans sa propre volte, il jette les fondations d'une demeure sur la terre » (*ibid.*).

Le sujet s'arrache à la castration en en refoulant les termes d'abord métonymiques. Mais il peut aussi les démentir ou les forclore. Contre cette négativité j'insisterai dès lors sur l'Avent (soit le ... *soll Ich werden* de Freud), tel que le point le plus haut (dans le moment de temps qu'on met poétiquement en œuvre) est aussi le plus central. Et c'en est le danger d'un amour confinant à la douleur. Le *culmen* est *nadir* et la structure du *Zwischen*, de l'entre (jusqu'à « l'entropie ») est *nexus*, réseau dont rendent compte diverses topologies.⁷⁶ C'est la structure du schéma borro-projectif.

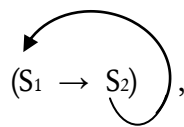


⁷⁶ Sous le nom de Chiron — après la mort duquel Nessus (celui de la tunique) fera le passeur du fleuve Événois (voir l'épisode de Déjanire et Hercule). De là ma mise en garde : s'envelopper du *nexus* n'est pas sans danger pour un mortel.

Et l'avent n'est pas seulement le temps qui sépare de l'advenu, il est la consistance même de l'ad-venir. Aussi me permettrai-je de renverser la vire-volte en rive-volte, redéfinissant à cette occasion, une fois de plus, le discontinu de la dérivation des signifiants en continu de la dérive de la signifiante.



Le schéma en attracteur étrange met ainsi en scène la dialectique du continu et du discontinu :



aussi sur le mode standard, disons-le hégélien :

(négation → (conservation → dépassement)).⁷⁷

J'appelle ainsi échapper-dans ce que la négation inhérente à toute créativité symbolique, d'être signifiante, produit de son propre dépassement dans lequel elle culmine (comme théologie négative)⁷⁸. Pas d'omelette sans casser des œufs, rappelait Freud. Et c'est la pulsion de mort.

« C'est seulement ici que les mots de Rilke : *ce terrible retour* sont vraiment de mise. L'expérience rythmique, le voyage virevoltant au sens de l'idéalisme n'a encore en lui rien de terrible, du moins dans la forme habituelle où nous entendons la loi de ce voyage comme le *triple pas dialectique*⁷⁹ de la thèse à la synthèse, en passant par l'antithèse. Mais la volte devient terrible dans l'instant où il s'agit en elle, avec une acuité portée à son comble, de l'être ou du non-être de l'homme sur la terre » (p. 192-193).

Pour donner assise à cette opposition au fond platonicienne, Allemann se réfère à « la composition heurtée » (N. von Hellinrath) de la langue poétique de Hölderlin :

« C'est dans cette *harte Fügung* qu'est rendue possible, par la volte, la réponse qui fait face à l'arrachement divin » (p. 193).

⁷⁷ Cette présentation, de s'en différencier, est bien préférable au classique et érodé thèse – antithèse – synthèse.

⁷⁸ R.L., « Spinoza et la théologie négative », in *Cahiers de lectures freudiennes* n° 34, *Lacan avec Spinoza*, Lysimaque, 2019.

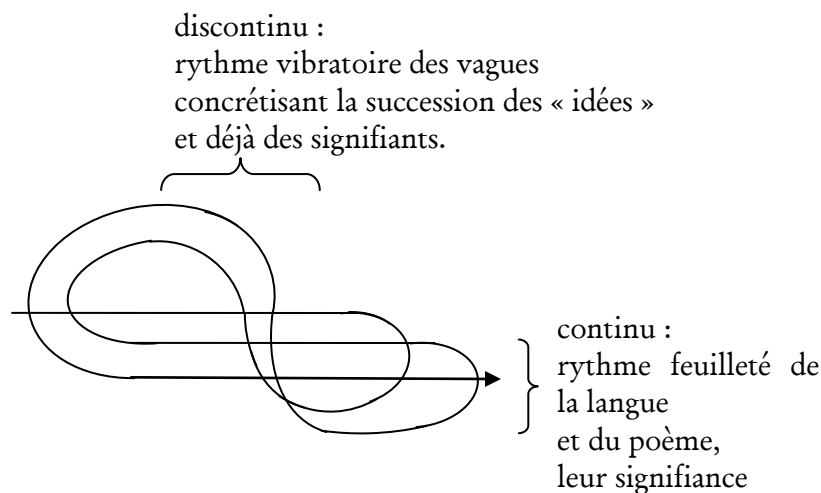
⁷⁹ Plus que par une telle présentation standard de la dialectique, je comprendrai ce « triple pas » comme un schéma de tierce personne, faisant passer le sujet d'un impossible rapport à l'objet (non-rapport) à la nécessaire identification (rapport) à l'Autre venant en tiers sur le lien sujet-objet.

Et parlant d'« endurance », c'est de *tenir* qu'il s'agit : tenir comme poétique (qu'est-ce qu'un poème qui tient ? une œuvre ou un discours qui tient ?) et tenir subjectivement — ce que Hölderlin nomme *Behalten*.

« [...] ce *Behalten* n'est pas une simple remémoration. C'est en même temps une garde qui est elle-même dialectique » (p. 194).

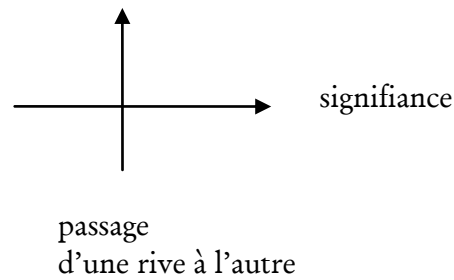
La composition heurtée du poème (*hart* : raide, âpre, rude, pénible ; *Fügung* : disposition, règlement/réglage, emboîtement, assemblage, accommodation) n'est que la prise en compte du littoral heurté de la lettre, fondée dans sa discontinuité de tels assemblages et emboîtages (Lacan : « empiètements réciproques » et « englobements croissants », *Écrits*, p. 501). C'en est toute la destinée (*Lebenslauf*) du sujet. Là encore on retrouve la fragmentation de Blanchot et l'éclatement de l'univers du discours de Lacan. La volte est une réponse à l'arrachement divin (elle est création du passage, d'une coupure faisant passage, distincte du barrage bleulérien). Son départ — sur un mode déconstructif — se fait à partir des objets éparés et des signifiants qui font apparaître ceux-ci, pour en reconstituer la fonction sinon absente, et d'abord celle du désir, sous lequel transparait la pulsion comme dire prenant corps. La volte, c'est la figure de l'attracteur étrange en huit. Un arrachement étrange, peut-on dire.

Les vagues qui conduisent à la signifiante en sont aussi l'épure — rythme pour rythme, c'est-à-dire selon deux modes de littoralité conjoints, celui du discontinu des vagues et celui du continu de la parole se donnant en feuilletage de couches discursives superposées.⁸⁰



Dans cet épurement, on peut mettre en continuité la signifiante du Verbe divin (unaire) et le passage du poète d'un bord à l'autre, du sens à la signification — en s'y positionnant sujet.

⁸⁰ R.L., « Sur les attracteurs étranges (4) », avril 2020.

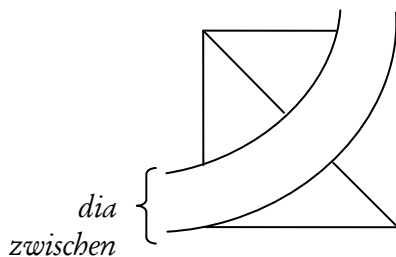


Un tel passage est la continuité de Dieu comme temps à l'espace fibré du signifiant :

- de Dieu : $(U_n \rightarrow (U_n \rightarrow a))$,
- à l'espace signifiant : $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$,
- et au spéculaire : $(S(\mathcal{A}) \rightarrow (S(\mathcal{A}) \rightarrow i(a)))$ qui ancre le sujet dans son image.

Le rythme est ce passage d'un bord à l'autre, dans leur continuité. Compacité de la mélodie depuis le vide actif.

Et l'on en revient à l'entre :



« [...] le poète doit s'abandonner à un rythme plus intérieur, au rythme des vagues — est-il permis de dire : au rythme de la langue poétique ? pour préserver ce qui lui est le plus propre. Dans le rythme de la langue poétique résident les deux choses : oubli et mémoire. Oubli : dans l'écoulement de la langue, qui semble contredire l'expérience du moment sublime qui est hors langage. Mémoire : dans la reprise du meilleur sur les ailes du chant qui porte le poète vers l'autre bord » (p. 195).

Concluons ce sous-chapitre avec Allemann :

« Il existe en fait des dissensions parmi les historiens sur ce qui se passe par exemple chez Schelling, entre les écrits du début et de la fin de sa vie — sur ce que peut bien signifier chez Marx le renversement de l'idéalisme en un matérialisme dialectique —, ou chez Kierkegaard le retournement de la catégorie de l'universel en une catégorie de l'individu. Tous ces mouvements ne se laissent pas comprendre de façon satisfaisante si on les entend comme de simples renversements. Il faut bien plutôt y voir les suites de la difficulté fondamentale de l'idéalisme préromantique — ces suites se prolongeront d'ailleurs dans l'histoire post-idéaliste et post-romantique » (p. 197).⁸¹

⁸¹ Cela me fait soutenir que dans le jury d'ensemble (auquel nous tous participons) jugeant de la passe de Hölderlin, malgré ses piètres passeurs que sont Heidegger et Blanchot, l'on peut tirer son chapeau à Allemann qui a bien saisi les propos de Hölderlin lui-même en les faisant jouer, malgré les apparences, contre les options de ses passeurs. Mais il n'est pas sûr que les heideggériens et les blanchotiens s'en soient rendus compte.

Ces mouvements ne sont pas des renversements par réversibilité, ils spécifient la réversion signifiante en jeu. Et Allemann termine par :

« ce vers insurpassable qui rassemble en lui le principe même de l'*Umkehr* : *Was bleibet aber, stiften die Dichter*.

« Mais ce qui demeure, ce sont les poètes qui le fondent. » » (p. 199).